

Les pavés rouges

une pièce de Marc Lepage



Les personnages :

Les bourgeois :

Catherine Laumal, Vincent Chasseneuil, Anne Chasseneuil, Thérèse de Vitré, Mme Truchet

Le peuple :

Blanche, Henriette, Lison, Henri, Thérèse, Manon, Suzette, Turpin, la vieille Denise, sous-officier, un vendeur de journaux, Goubert, Marion, Ernest, Firmin, Toinette, Alice, Gabrielle, Sophie

Les gardes nationaux

Les femmes

Les enfants

Les dirigeants de Versailles :

Thiers, Favre

Le général Lecomte

Un officier

Les dirigeants de la Commune :

Eugène Varlin, Benoît Malon, Charles Longuet

Les femmes célèbres de la Commune :

Louise Michel, Nathalie Le Mel

Les procès :

Le juge, Gustave Courbet, Gaston Lemaire, un enfant, un anonyme

Ducatel

La lettre de Pierre

Pierre

- Nouméa, Septembre 1880

J'ai appris hier que l'amnistie a été prononcée pour les communards. Cette nouvelle aurait dû m'apaiser, mais en fait il n'en est rien, elle ne change pas grand-chose pour moi : je ne rentrerai pas à Paris. Ici ou ailleurs, ma douleur reste la même. Aussi vive qu'au moment où j'ai vu cette balle vous pénétrer le cœur. Chaque jour, je lutte pour ne pas oublier l'espoir que vous aviez saisi au vol ce 18 mars 1871. Depuis que je suis exilé ici, j'essaie de revivre ces soixante-douze jours, les plus beaux et les plus noirs de mon existence. Mais ma mémoire est cruelle, elle ne me laisse que le souvenir de cette espérance abattue comme un chien enragé. Cette rage de vivre faisait briller vos yeux, Blanche. Vous me manquez, vous me manquez tellement.

Le 6 janvier 1871, l'affiche rouge

Catherine Laumal

- Cette fin d'après-midi est un peu fraîche, vous ne trouvez pas ?

Anne Chasseneuil

- Nous n'avons pas eu un hiver aussi froid depuis longtemps. Je vous trouve bien courageuse, ma chère Catherine.

Catherine Laumal

- Oh, ne croyez pas cela Anne ! Mais il est vrai que je sors peu. Je dois peut-être encore ressentir la chaleur de ma cheminée.

Vincent Chasseneuil

- Hâtons-nous mesdames. Vous risqueriez d'attraper une angine.

Un obus explose au lointain.

Catherine Laumal

- Bien fait. Heureusement que les Prussiens sont là pour calmer les ardeurs de la populace avec leurs obus.

- Vincent Chasseneuil - On m'a rapporté qu'il n'en était rien. Bien au contraire, il semblerait que ça les excite encore plus, que leur soi-disant patriotisme ne s'en trouve que plus exacerbé.
- Catherine Laumal - Ces ouvriers ne sont que des animaux, rien de plus ! Tenez, une devinette. Qui a dit "Nul en ce monde n'est le pareil ni l'égal d'un autre. La règle absolue des sociétés, la seule logique, la seule naturelle et légitime est le privilège. L'inégalité est le droit naturel : l'égalité est la plus horrible des injustices."
- Anne Chasseneuil - Edmond de Goncourt.
- Catherine Laumal - Tout à fait exact. J'aime beaucoup cet homme. Peut-être le rencontrerez-vous ce soir, il dîne souvent chez Brébant.
- Anne Chasseneuil - Je ne sais comment vous remercier encore pour votre invitation, Catherine.
- Catherine Laumal - Cela me fait plaisir, n'en parlons plus voulez-vous ? Je vous dois presque la vie, sans vous, je n'aurais plus de domestique. Vous m'avez trouvé une perle.
- Catherine Laumal - Ce n'est rien. La réputation de ce restaurant est exceptionnelle. Il paraît qu'en ces temps de famine, ils ont trouvé un filon en s'approvisionnant au jardin des plantes .
- Vincent Chasseneuil - C'est tout à fait exact, ma chère.
- Catherine Laumal - Ces temps de famine, n'exagérez rien ! *(elle rit)* Ce soir, vous allez manger de l'éléphant, c'est absolument succulent. Brébant m'en a réservé une des dernières parts.
- Vincent Chasseneuil - Regardez, ils viennent coller des affiches jusqu'ici ! Rouge qui plus est.
- Catherine Laumal - Lisez pour voir.
- Vincent Chasseneuil - "Le gouvernement, qui le 4 septembre, s'est chargé de la défense nationale a-t-il rempli sa mission ? Non. Nous sommes 500 000 combattants

et 200 000 Prussiens nous étreignent. A qui la responsabilité, sinon à ceux qui nous gouvernent ? Ils n'ont pensé qu'à négocier au lieu de fondre des canons et de fabriquer des armes."

- Catherine Laumal - Négociier ? Le gouvernement appelle sans cesse à la défense de la patrie !
- Vincent Chasseneuil - Pas tout à fait. J'ai obtenu quelques informations de source sûre comme quoi le président Jules Favre aurait déjà rencontré à maintes reprises Bismarck pour négocier la capitulation.
- Anne Chasseneuil - Mais alors pourquoi clamer dans tous les journaux que la poursuite de la guerre est leur seul objectif ?
- Vincent Chasseneuil - Annoncer officiellement que l'on cherche à capituler et c'est l'émeute ma chère !
- Anne Chasseneuil - Parfois, je me trouve sotte de penser qu'il existe quelque intelligence dans le crâne de la populace.
- Catherine Laumal - Si ces négociations existent réellement, c'est une bonne chose. Ce conflit avec la Prusse n'a que trop duré. Il nous faut la capitulation. Les affaires qui pouvaient être faites avec la guerre ont été faites.
- Anne Chasseneuil - Cette loi qui leur permet de ne pas payer les loyers est aberrante, il est temps que tout rentre dans l'ordre.
- Vincent Chasseneuil - Écoutez cela ! "Ils", le gouvernement, "ils n'ont su rien prévoir, là où pouvait exister l'abondance ils ont fait la misère; on meurt de froid, presque déjà de faim : les femmes souffrent, les enfants languissent et succombent." Vous souffrez mesdames ?
- Catherine Laumal - Cette chienlit se complaît dans l'ineptie ! Elle n'a que ça pour vivre.
- Vincent Chasseneuil - Et le meilleur pour la fin : " Le grand peuple de 89, qui détruit les Bastilles et renverse les trônes attendra-t-il dans un désespoir inerte, que le froid et la famine aient glacé dans son cœur, dont l'ennemi

- compte les battements, sa dernière goutte de sang ?
Non ! Place au peuple ! Place à la Commune !"
- Catherine Laumal - Voilà près d'un siècle que l'histoire se répète, ces barbares ne veulent des armes que pour nous réduire et prendre le peu que nous avons, voilà la vérité.
- Anne Chasseneuil - Et ils se permettent de le crier sur les toits maintenant, ça me glace le sang.
- Catherine Laumal - Il n'existe de solution que dans l'extermination de ces rouges.
- Un enfant - Attention ! A terre ! Un obus !
Les bourgeois se jettent à terre. Les enfants s'enfuient en riant.
- Catherine Laumal - Racaille ! Cette vermine mérite une bonne correction.
- Vincent Chasseneuil - Elle l'aura, chère Catherine, elle l'aura.
- Catherine Laumal - Allons dîner !

Au même moment, à Montmartre

Une file d'attente devant une boucherie "canine", une des femmes s'écroule. Il est tard et il fait de plus en plus froid.

- Régine - Suzette !
- Manon - Asseyez-la !
- Régine - Faudrait aller chercher un docteur.
- Thérèse - Henriette !
- Suzette - Ça va, ça va j'veous dis.
- Manon - Il fait trop froid, il faut que tu rentres chez toi.
- Thérèse - Henriette, cours chercher le maire Clémenceau. A cette heure-ci, il doit se trouver encore à la mairie, dis lui d'aller chez Suzette.
- Henriette - Le maire ?
- Thérèse - Il est docteur, file.
- Suzette - C'est bon, c'est rien.
- Manon - C'est pas la première fois, alors tu vas faire ce qu'on te dit et tu vas voir le docteur.

- Suzette - Le docteur ? Mais comment que je vais le payer ?
 Manon - T'en fais pas, on va toutes se débrouiller, on va t'aider.
- Suzette - Et puis j'ai besoin de viande pour mes petits.
 Manon - On va se débrouiller que je te dis.
 Thérèse - Je la ramène chez elle. Réservez-moi un morceau de chien, s'il vous plait, pas de rat. Dites que je paierai tout à l'heure.
- Régine - Vous inquiétez pas, je m'en occupe.
 Manon - Elle est encore plus épuisée que nous autres. Elle a déjà attendu à 3 heures de ce matin pour presque rien, à peine une cuisse de chat.
- Régine - On n'a pas de nouvelles de son mari depuis des mois qu'il est parti ?
 Manon - Non, mais elle pense qu'il était à Sedan.
Les femmes se remettent dans la file d'attente, leurs visages sont soucieux. De l'autre côté de la petite place, Blanche s'apprête à fermer son petit estaminet.
- Blanche - Un autre verre Henri ?
 Henri - Non, merci. Dis-moi Blanche, qu'attendent-elles à cette heure ?
- Blanche - Il paraît que le boucher aurait attrapé un ou deux chiens, alors elles veulent pas manquer le coup.
 Henri - Ah.
 Blanche - Quand ça va donc s'arrêter cette misère ?
 Henri - La situation est pas brillante. Y'a plus de doute, le gouvernement est capitulard, c'est notre ennemi maintenant.
- Blanche - L'ennemi de la République, c'est pas le gouvernement, c'est les Prussiens !
 Henri - Si Favre négocie la capitulation, ils repartiront chez eux avec tout ce qu'ils veulent et nous on va payer une addition de plus.
 Blanche - Ben moi, j'ferai partie de ceux qui la payeront pas celle-là d'addition ! Y'en a marre à la fin ! Toujours

- les mêmes qui trinquent.
- Henri - Il faut rester solidaires, la Commune est la seule alternative. Tu as lu l'affiche rouge ?
- Blanche - Oui, on me l'a lue.
- Henri - Je me doute que ce ne sont pas des choses faciles à comprendre pour toi, mais crois-moi, l'avenir est rouge !
- Blanche - Mon présent à moi, il est rouge du sang de ma famille.
- Henri - Oui. Allez à demain.
- Régine - Je crois qu'on poireaute pour rien. Blanche, tu sais pas s'il a vraiment chopé un clébard ?
- Blanche - Non, j'en sais rien, sinon, je te l'aurais dit.
- Régine - J'attends pas plus, je dois rentrer.
- Manon - Moi aussi, je redescends si je vois le boucher arriver.
- Elles quittent la rue. Pierre Flourin arrive au moment où Blanche entre chez elle.*
- Pierre - Blanche !
- Blanche - Pierre ! Voilà deux jours qu'on t'a pas vu. Où étais-tu passé ?
- Pierre - Je me suis rendu à Versailles.
- Blanche - A Versailles ?
- Pierre - Je les ai roulés à la préfecture. J'ai eu un laissez-passer, je vous raconterai tout ça plus tard. Tenez Blanche, c'est pour vous.
- Elle ouvre le paquet que lui tend Pierre, il y a là, un bon morceau de pain blanc et des légumes frais.*
- Blanche - Mais...
- Pierre - Y'a tout ce qu'on veut là-bas. J'ai vu les Prussiens, ils sont gras comme vous pouvez pas l'imaginer. Me suis payé un dîner dans un restaurant. J'ai pas pu résister.
- Blanche - Pierre, je ne peux pas accepter, c'est une fortune.
- Pierre - Tout est à bas prix à Versailles. J'ai acheté ça

pour vous. Méfiez-vous quand vous mangerez le pain blanc, si ça vous fait comme pour moi, au début, on ne lui trouve aucun goût. On a tellement pris l'habitude de notre mortier.

Blanche

- C'est vraiment...

Pierre

- Prenez-le Blanche.

Henriette revient en courant, toute essoufflée.

Henriette

- On m'a dit que le maire avait pas le temps d'y aller maintenant mais qu'il irait chez elle un peu plus tard.

Blanche

- C'est bien Henriette, t'es dégourdie, allez rentre maintenant, il fait trop froid pour rester dehors.

Henriette rentre.

Blanche

- Tu veux un verre de vin ?

Pierre

- J'ai un peu honte mais j'avoue que je suis repu. Je vais aller me coucher. J'ai eu de nombreuses émotions aujourd'hui.

Blanche

- Comme tu veux.

Pierre

- Au revoir.

Blanche

- Tu pars déjà ?

Pierre

- Il est tard. Je passerai vous voir demain. Bonne nuit Blanche.

Blanche

- Bonne nuit Pierre.

Partie Procès

Le juge

- Alors donc, comme la plupart de vos congénères, vous affirmez que vous n'avez pas fait partie de la Commune. Pourtant, on dit que vous étiez parmi les colleurs de l'affiche rouge du 6 janvier 1871 ?

L'accusé

- Ben, je sais pas lire, alors je collais pas des affiches que j'savais pas ce qu'il y avait dessus !

Le juge

- Admettons, admettons, vous voyez que je suis magnanime. Mais, par contre, vous ne pouvez pas nier que vous faisiez partie de la Garde Nationale ?

L'accusé

- Y'avait pas de travail, monsieur, fallait bien gagner un quelque chose pour nourrir ma femme et

mes enfants. J'ai fait comme beaucoup, j'ai juste été dans la Garde Nationale pour toucher les trente sous de la solde. Y'avait plus d'autre travail.

Le juge

- Certes, mais le 18 mars, vous étiez à Montmartre, vous avez participé activement au soulèvement, ça aussi, vous allez le nier ?

L'accusé

- Ben, non. J'étais par là, mais j'ai obéi seulement aux ordres des chefs.

Le juge

- Vous avez tiré sur l'armée !

L'accusé

- NON, c'est pas vrai.

Le juge

- Alors dites-moi selon vous, comment ça s'est passé...

La veille

Vendeur de journaux - Le Cri du peuple ! Qui veut mon dernier Cri du peuple ?

Turpin

- Quoi ? Le Cri du peuple, il reparaît ? Eh petit, je le prends !

Vendeur de journaux - 2 sous m'sieur le garde national !

Turpin

- Tiens.

L'enfant vendeur de journaux file à toutes jambes.

Turpin

- Eh m'sieur l'écrivain public, lis-nous donc le journal.

Henri

- Nous sommes le 17 mars ! Pourquoi veux-tu que je te lise un journal qui date du 20 janvier ?

Turpin

- Le brigand ! Il m'a volé deux sous ! Je savais bien que le Cri du peuple était interdit ! Voleur ! Gare à toi si je te retrouve !

Manon

- Cours lui après !

Turpin

- Tu ferais mieux de t'occuper de tes marmites !

Sophie

- On fait que ça de toute la journée !

Régine

- T'as qu'à chercher quelque chose à mettre dedans.

Turpin

- C'est votre boulot ça, moi, j'ai pas que ça à faire, je suis dans la Garde Nationale, alors la ramène pas tu veux ?

Manon

- Non mais, écoutez-moi ça ! Parce qu'ils gagnent

trente sous dans la Garde Nationale, les bonshommes, ils croient qu'ils ont le droit de rien faire d'autre !

Sophie

- Dis donc, Turpin t'es quand même au courant qu'avec trente sous, pendant le siège, on se payait qu'un rat et une salade et que c'est pas beaucoup mieux maintenant ! Alors, c'est pas la peine de faire le fier avec ta solde.

Turpin

- Sans la Garde Nationale, tu crois que t'en s'rais où ? T'aurais les Prussiens sur l'dos toute la journée ! Alors te plains pas !

Manon

- On a passé tout le siège sans se plaindre non ?

Régine

- On travaille près de dix-sept heures par jour et on doit en plus s'occuper de tout dans la maison.

Sophie

- Et toutes celles qui chôment, elles, au moins, elles en cherchent du travail, et du qui rapporte.

Turpin

- Si je la touche encore ma solde, c'est parce que je peux prouver que je peux pas en avoir du travail.

Régine

- Allez, va, te fâche pas, on les connaît les dernières mesures de Thiers.

Une patrouille de la Garde Nationale arrive au son du tambour.

Manon

- Regardez-moi donc ce défilé ! On dirait un troupeau de j'sais pas quoi.

Thérèse

- Ils ne sont peut-être pas très doués pour les défilés, mais il faut reconnaître que s'ils ne s'étaient pas battus comme des enragés pendant le siège, Paris serait Prussienne aujourd'hui.

Manon

- Mais j'rigole. Bien sûr qu'on peut rien faire sans notre Garde Nationale.

Régine

- Vous vendriez p'têt aussi plus de bijoux si y'avait les Prussiens ici ?

Thérèse

- Régine, je vais vous dire une chose, je suis française et républicaine avant tout. Et, je préfère voir mon commerce fermer que de survivre en vendant des colliers et des bagues aux Prussiens.

- Manon - Arrête d'embêter Thérèse. On est tous dans le même bateau.
- Thérèse - Ce n'est rien Manon, nous parlons, c'est tout.
- Sophie - Eh, la vieille, les drapeaux noirs, c'est quand les Prussiens sont rentrés dans Paris qu'on les a mis à la fenêtre.
- La vieille - *(à sa fenêtre)* C'est pas des Prussiens ?
- Sophie - Non, la vieille, c'est pas des Prussiens, c'est la Garde Nationale !
- La vieille - La Garde Nationale ? C'est pas des Prussiens alors.
- Régine - Elle perd la tête c'te pauvre vieille.
- Suzette - C'est depuis qu'elle a retrouvé son mari mort de froid dans l'escalier.
- Thérèse - Elle ne mange pas beaucoup, elle non plus, avant je lui montais des petits quelque chose mais maintenant, je ne peux vraiment plus.
- Régine - Les cornettes lui donnent quelques restes de temps en temps.
- Manon - J'sais pas comment elle va payer son loyer. Avec cette foutue loi de Thiers.
- Thérèse - Vous croyez qu'il y en a beaucoup qui vont pouvoir payer ?
- Suzette - Sans les loyers à payer, c'était déjà dur, mais là.
- Régine - S'ils foutent la vieille à la rue, c'est tout le monde qu'on foutra à la rue.
- Sous-off. - Vous n'avez pas écouté le capitaine ou quoi ? C'est un vrai bordel ! Taisez-vous ! Vous êtes dans la Garde Nationale, ce qui demande respect déjà, obéissance et discipline. Taisez-vous ! Ce matin, il y avait encore beaucoup trop de retardataires ! Quand vous êtes de service dans la Garde Nationale, vous n'êtes plus à la maison. Où est Turpin ?
- Un garde - Parti cuver !
- Sous-off. - Silence ! Des bruits courent que l'armée régulière

- veut reprendre les canons du peuple !
- Les gardes - Pas question ! Ils sont à nous !
- Sous-off. - Ce soir encore, nous avons pour mission de surveiller ces canons.
- Un garde - Nos canons !
- Un garde - On les a payés avec nos souscriptions.
- Régine - Vous feriez mieux de vous en servir au lieu de les couvrir comme des œufs de poule !
- Sous-off. - Silence femme ! Le comité central de la Garde Nationale sait ce qu'il fait. Citoyens, vous avez élu ce comité, ce sont vos chefs, vous devez leur faire confiance.
- Un garde - Régine a raison, pourquoi qu'on leur a pas envoyé quelques obus sur la tronche aux Prussiens quand ils défilaient dans Paris.
- Un garde - En plus qu'ils se pavanaient dans les beaux quartiers, on aurait pu écrabouiller quelques bourgeois en même temps.
- Sous-off. - Taisez-vous ! Provoquer les Prussiens dans Paris, ça aurait été un massacre qui aurait conduit au renversement de la République.
- Un garde - Y'a Turpin qu'arrive !
- Henriette - Rends-moi mon rat ! C'est moi qui l'a attrapé !
- Turpin - Tiens ! Tu voulais quelque chose pour ta marmite !
- Henriette - C'est mon rat, gros abruti ! Il est à moi !
- Sous-off. - Turpin, rejoins les rangs !
- Turpin - C'est bon, j'arrive.
- Manon - Tiens, ma petite.
- Sous-off. - Silence foutre Dieu ! Peloton, en avant marche !
- Henriette - Va te faire empaler chez les Prussiens !
- Blanche - Henriette, c'est la dernière fois que je t'entends dire des horreurs pareilles !
- Henriette - Mais maman, il m'avait volé mon rat.
- Blanche - Ça suffit. Qu'est-ce que tu veux en faire ?
- Henriette - Ben, le manger !

- Blanche - Jette-moi ça, on n'a plus besoin de bouffer ces saloperies maintenant.
- Henri - Y'a pas à dire, mais le Cri du peuple, il me manque chaque matin. Les idées de Vallès, ça vous requinque un moral en un rien de temps.
- Blanche - Vous remettez pas à me parler de votre internationale ! C'est tout ce que vous savez faire, vous les internationaux, parler, parler, en attendant, y'a rien qui change.
- Henri - Ne dis pas ça, voilà bien une femme pour proférer des âneries pareilles ! Quand on a essayé de renverser le gouvernement, le 22 janvier, on s'est fait tirer dessus à l'Hôtel de ville. C'était un échec parce que le peuple était pas avec nous.
- Blanche - L'a bon dos le peuple.
- Henri - Et puis, l'internationale est diminuée en ce moment, certains sont en prison, d'autres morts à la guerre...
- Blanche - Et bien comme je dis des âneries, je ferme, il est tard, allez ouste, vous reviendrez demain et sans votre Proudhon sous le bras, ça vous fera pas de mal.
- Henri - Si tu connaissais vraiment les idées de Proudhon, tu ne parlerais pas ainsi.
- Blanche - Mais on m'en a lues ! La bonne femme, elle est bonne qu'à rester à la maison. Voilà ce que j'ai appris des idées de votre Monsieur !
- Manon - Elle a raison, tous les bonshommes, vous n'avez que Proudhon à la bouche, et nous on compte pour rien dans tout ça ?
- Régine - Philosophe de mes fesses celui-là !
- Blanche - Allez pardonnez-moi, monsieur Henri. Je me suis emportée, je suis fatiguée.
- Henri - Ce n'est rien, on est tous à bout. A demain Blanche.
- Blanche - A demain. Henriette, aide-moi à ranger les tables.

Un garde national sort de la maison de Blanche en se réajustant. Peu de temps après lui, sort Lison, la tête baissée.

- Henriette - Tu faisais quoi avec ce gars ?
Lison - J'étais pas avec lui !
Henriette - Si, t'étais avec lui.
Blanche - Henriette, laisse ta sœur tranquille avec ça.
Henriette - Mais maman, je suis pas bête, elle a couché avec lui, elle fait le cinquième quart, elle fait le cinquième quart...
Blanche administre une claque à Henriette.
Blanche - Arrête avec ça, et jette-moi ce rat, je t'ai dit.
Lison - Tiens l'argent maman.
Blanche - Tu le gardes, demain tu iras voir au mont de piété si tu peux récupérer le lit que j'ai gagé la semaine dernière.
Régine - C'est pas la peine d'envoyer la petite, Thiers à décidé de revendre tous les petits objets si on pouvait pas les reprendre rapidement, quelque chose comme ça en tous cas.
Blanche - Quelle saloperie celui-là ! Qu'il ramène pas sa tripaille dans le coin, sinon, je lui fais son affaire ! Tu iras voir quand même Lison, on sait jamais.
Lison - Oui, maman. Je vais aller aider Alice, elle a un peu de travail pour moi.
Blanche - Fais attention à tes doigts avec les aiguilles ma fille.
Lison - T'inquiète pas, je me suis fabriqué un dé avec un petit morceau de bois.
Blanche - C'est bien. (*Lison s'en va.*)
Manon - Elle a quel âge ta fille Blanche ?
Blanche - 17 ans.
Manon - 17 ans ! Et elle fait faire le cinquième quart, brave comme elle est !
Blanche - Et ben quoi ?
Manon - T'as pas honte, tu peux pas le faire toi-même ?

- Blanche - Qu'est-ce que tu crois ? Que je le fais pas non plus des fois ? T'as encore ton mari toi. Je sais bien que c'est pas grand chose mais les 30 sous de sa solde, moi je dois les gagner comme je peux. J'ai les échéances de mon échoppe à devoir en plus de mon loyer.
- Manon - Je sais bien.
- Régine - A demain, faut qu'j'aïlle à Belleville.
- Manon - Qu'est-ce que tu vas faire là-bas maintenant ? *(regards lourds)* Je rentre aussi. A demain.
Deux enfants passent en courant.
- Blanche - Qu'est-ce que vous faites encore dehors à cette heure là ? Rentrez chez vous que votre mère doit s'inquiéter !
Les enfants obéissent.

Partie Procès

- Le juge - Louise Michel, qu'avez-vous à déclarer pour votre défense ?
- Louise Michel - Je ne veux pas me défendre, je ne veux pas être défendue. J'appartiens tout entière à la Révolution sociale et je déclare accepter la responsabilité entière de mes actes. Vous me reprochez d'avoir participé à l'assassinat des généraux ? A cela, je répondrais oui si je m'étais trouvée à Montmartre quand ils ont voulu faire tirer sur le peuple. Je n'aurais pas hésité à faire tirer moi-même sur ceux qui donnaient des ordres semblables. Mais lorsqu'ils ont été prisonniers, je ne comprends pas qu'on les ait fusillés, et je regarde cet acte comme une insigne lâcheté.
- Le juge - Cependant, on raconte que, quand on vous l'a appris, vous vous êtes écriée : "On les a fusillés, c'est bien fait."
- Louise Michel - Oui, j'ai dit cela, je l'avoue.
- Le juge - Vous approuviez donc l'assassinat ?

- Louise Michel - Permettez, cela n'en est pas une preuve; les paroles que j'ai prononcées avaient pour but de ne pas arrêter l'élan révolutionnaire.
- Le juge - Vous reconnaissez avoir voulu assassiner M. Thiers ?
- Louise Michel - Parfaitement, je l'ai déjà dit et je le répète.
- Le juge - Il paraît que vous portiez divers costumes sous la Commune ?
- Louise Michel - J'étais vêtue comme d'habitude, je n'ajoutais qu'une ceinture rouge sur mes vêtements.
- Le juge - N'avez-vous pas porté plusieurs fois un costume d'homme ?
- Louise Michel - Une seule fois : c'était le 18 mars, je m'habillais en garde national pour ne pas attirer les regards...
- Le juge - Vous écriviez dans les journaux, "Le cri du peuple" par exemple ?
- Louise Michel - Oui, je ne m'en cache pas.
- Le juge - Ces journaux demandaient chaque jour la confiscation des biens du Clergé et autres mesures révolutionnaires semblables. Telles étaient vos opinions ?
- Louise Michel - En effet ! Mais remarquez que nous n'avons jamais voulu prendre ces biens pour nous. Nous ne songions qu'à les donner au peuple pour le bien-être.
- Le juge - Autre chose à dire ?
- Louise Michel - Il faut me retrancher de la société; on vous dit de le faire, eh bien, le commissaire de la république a raison. Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit qu'à un peu de plomb, j'en réclame ma part. Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance, et je dénoncerai à la vengeance de mes frères les assassins de la commission des grâces...
- Le juge - Je ne puis vous laisser la parole si vous continuez sur ce ton.

Louise Michel - J'ai fini. Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi.

Le 18 mars, les canons de Montmartre

La rue est déserte. Il fait encore nuit. Imperceptiblement se rapproche le bruit des roues d'un canon que l'on traîne sur le pavé. Les soldats du 88^{ème} bataillon de marche tirent le canon à la main. Ils s'arrêtent.

- Firmin - On est le combien aujourd'hui ?
Goubert - Le 18 mars.
Firmin - Plus que 3 semaines à tirer, et je rentre au pays !
Goubert - Stop, j'en peux d'jà plus moi.
Firmin - T'as raison, c'est pas notre boulot ça ! Trimbaler du canon, c'est bon pour les artilleurs.
Goubert - S'il croit qu'on va lui descendre un par un ses canons, Lecomte, il peut se brosser.
Ernest - Y'en a au moins cent des canons sur la butte. Pourquoi qu'ils ont pas amené des chevaux ?
Goubert - Et pourquoi qu'on fait ça dans la nuit ? Et pourquoi qu'on nous a envoyés sans ration ? J'm'en pose plus d'questions sur l'armée moi !
Firmin - C'est vrai que c'est de plus en plus qu'on nous fait faire des trucs qu'on sait pas à quoi ça sert !
Une fenêtre s'ouvre.
Blanche - C'est quoi ce bazar ?
Ernest - Bonjour m'dame. On fait que passer, mais avec c't'engin à traîner, on va pas passer vite. *(rires des soldats)*
Blanche - Vous faites quoi avec ce canon ?
Goubert - On doit l'emmener.
Blanche - Quoi ? J'voudrais bien voir ça ! Et où donc d'abord que vous l'emmenez ?
Ils haussent les épaules pour signifier : On sait pas.
Une autre fenêtre s'ouvre.
Blanche - Manon ! Réveille-toi ! Bougez pas vous autres,

- j'arrive.
- Firmin - Scusez-nous, mais on est debout depuis le soir dernier, et on n'a rien eu à manger.
- Blanche - Bon, bougez pas que je vous dis. *Blanche referme sa fenêtre.*
- Ernest - T'as envie de bouger toi ?
- Goubert - Jamais quand une jolie dame me dit qu'elle arrive ! (*rires encore*)
De partout des habitants du quartier arrivent en s'habillant. Ils s'interrogent mutuellement. Puis ils entourent les soldats. Quelques gardes nationaux sont de la partie, mais ils sont rares.
- Femme 1 - Blanche ! Ils veulent emmener les canons !
- Blanche - Ils les emmèneront nulle part, c'est moi qui te le dis.
- Un garde - C'est gentil ça.
- Blanche - Pousse toi de là, c'est pas pour toi. Voilà un morceau de pain et du vin, c'est tout ce qu'on a.
- Goubert - Merci m'dame, c'est déjà beaucoup ! Fameux (*ironisant*) !
- Blanche - C'est not' pain quotidien !
- Firmin - Scusez, j'plaisantais.
- Régine - Vous les emmenez où ces canons ? A Berlin ?
- Goubert - Sans chevaux, on n'est pas arrivés !
- Manon - De quoi il se plaint celui-là, nous on les a bien remontés à pied du Bois de Boulogne pour les mettre à l'abri des Prussiens !
- Femme 1 - Et puis, on les a tous bouffés les chevaux pendant le siège.
- Un garde - C'est les canons de la Garde Nationale. Ces capitulards du gouvernement y voulaient qu'on s'replie en les laissant aux Prussiens qu'ont défilé dans Paris, mais nous, on les a mis bien au chaud sur la butte.
- Régine - On les a tous bien baisés ces charognes.
- Louise Michel - Citoyens ! Écoutez-moi !

- Suzette - C'est Louise Michel ! J'la connais.
- Louise Michel - Thiers a envoyé la troupe pour emmener les canons de Montmartre. Là-haut, ils ont mortellement blessé Turpin. Le général Lecomte a interdit à Clémenceau de le soigner. Il faut battre le rappel. Que tout le monde se lève pour les empêcher de reprendre nos canons ! Avec moi !
- Henriette - J'y vais maman ! *(elle a saisi une casserole et un bâton, elle s'éloigne en tapant et en hurlant)* Les canons sont en danger !
Émoi général.
- Goubert - Mais comment qu'elle a fait la Garde Nationale pour avoir tous ces canons ?
- Un garde - On les a payés nous même. Souscription.
- Manon - Avec notre misère !
- Une Citoyenne - Ils sont à nous.
- Un autre garde - Y'en a près de 400 dans tout Paris.
- Firmin - Ah ben c'est ça alors qu'il disait le capitaine. Il paraît qu'on n'est pas la seule troupe dans Paris pour ramener des canons.
- Goubert - Lecomte arrive les gars !
- Lecomte - Soldats ! Que se passe-t-il ici ? Emmenez-moi ce canon !
Réprobation de la foule. Elle entoure le canon, les soldats reculent.
- Lecomte - Je vous ordonne de vous écarter de ce canon ! Ecarter-vous ou je donne l'ordre de tirer ! Soldats ! Apprêtez-vous !
Les soldats obéissent, les quelques gardes nationaux qui sont là font de même. Le silence s'installe brusquement. Plus personne ne bouge.
- Lecomte - En joue ! *Personne ne bouge.*
- Lecomte - Feu ! *Les soldats ne tirent pas. Lison s'avance vers Ernest.*
- Lecomte - Feu ! ... Obéissez !
Ernest met sa crosse en l'air. Puis Firmin l'imitte.

Lecomte - Je brûlerai moi-même la cervelle de ceux qui ne tireront pas ! Feu !
Tous les soldats et les gardes nationaux mettent la crosse en l'air. D'un seul coup, c'est l'effusion de joie !

La prise du pouvoir

Catherine Laumal - Bonjour, chère Anne ! Votre visite est bien matinale et impromptue. Je n'ai pas trop de temps, je déjeune en ville.

Anne Chasseneuil - Catherine, c'est affreux !

Catherine Laumal - Je veux absolument voir la médaille offerte par Edmond de Goncourt et Théophile Gauthier à ce cher Brébant. L'inscription qu'ils ont choisie est délicieuse de drôlerie, paraît-il ! Quelque chose comme...

Anne Chasseneuil - Catherine ! Écoutez-moi !

Catherine Laumal - A Brébant, chez qui, quelques personnes, tous les quinze jours, ne sont se pas aperçues qu'elles dînaient dans une ville de deux millions d'âmes assiégées.

Anne Chasseneuil - Catherine, Les rouges ont pris l'Hôtel de ville !

Catherine Laumal - Aaaaaaaaahhhh !

Servante - Madame !

Anne Chasseneuil - Vincent ! Catherine se trouve mal !

Vincent Chasseneuil - Apportez des sels voulez-vous !

Catherine Laumal - Pas besoin de sels. Qu'avez-vous dit ?

Anne Chasseneuil - L'Hôtel de ville est occupé par le comité central de la Garde Nationale !

Vincent Chasseneuil - Le gouvernement est en fuite à Versailles.

Catherine Laumal - Mais, je n'ai pas entendu de fusillade cette nuit. Pourquoi n'a-t-on pas exterminé ces cafards ?

Vincent Chasseneuil - La troupe s'est ralliée à la Garde Nationale. Il n'y a eu d'escarmouche que Place Clichy. C'est un soulèvement général !

- Catherine Laumal - *La servante revient avec des sels.* Hors de ma vue, idiot, je n'ai pas besoin de sels. Comment savez-vous tout ça ?
- Vincent Chasseneuil - Anne et moi-même avons rendez-vous à notre banque ce matin, à proximité de l'Hôtel de ville. Plus nous nous rapprochions, plus nous sentions que quelque chose d'anormal se passait.
- Anne Chasseneuil - La populace a envahi la rue. Nous avons dû rebrousser chemin.
- Vincent Chasseneuil - Sous les quolibets !
- Catherine Laumal - Quelle horreur !
- Anne Chasseneuil - Des barricades se dressent partout. Il y a même des canons.
- Catherine Laumal - J'avais bien dit qu'on ne devait pas leur laisser des canons ! On aurait dû leur reprendre depuis longtemps !
- Vincent Chasseneuil - Je crois que c'est ce qui a été tenté cette nuit.
- Catherine Laumal - Et Thiers, où est-il ?
- Vincent Chasseneuil - Il s'est replié sur Versailles avec l'armée régulière.
- Anne Chasseneuil - Ils nous ont abandonnés !
- Catherine Laumal - Mon Dieu ! J'ai besoin de sels ! Que fait cette idiotie ? Je lui ai demandé des sels ! J'ai besoin d'un prêtre !

Le 28 mars, la commune est proclamée

La nuit est tombée. La rue est déserte mais on entend des chants au loin. Louise Michel marche seule.

- Suzette - Madame Michel ! Louise !
- Louise Michel - Bonsoir Suzette.
- Suzette - Que faites-vous toute seule ?
- Louise Michel - Je rentre chez moi, il est très tard et je suis fatiguée, je n'ai presque pas dormi de toute cette semaine.
- Suzette - La commune est proclamée et vous allez vous coucher ! Allez, remettez donc votre sommeil à

- plus tard.
- Louise Michel - Je suis vraiment épuisée. J'ai dansé et hurlé toute la journée.
- Suzette - Je comprends pas pour quoi vous êtes pas heureuse.
- Louise Michel - Je suis heureuse Suzette, mais je n'arrive pas à chasser de mon esprit des pensées qui ne me plaisent pas.
- Suzette - Lesquelles ?
- Louise Michel - Voilà déjà dix jours, je courais dans tout Paris pour empêcher que l'armée ne nous enlève les canons. Le même jour, nous avons pris le pouvoir, et depuis, rien !
- Suzette - Quoi ?
- Louise Michel - Nous aurions dû marcher sur Versailles, poursuivre Thiers et le museler définitivement. Tout serait différent aujourd'hui.
- Suzette - Rien ? Il ne s'est rien passé ? Dimanche 26 mars, il y a deux jours, le peuple votait, libre. Dans le journal, ils disaient...
- Louise Michel - Je sais ce qui a été dit, même la presse d'opposition a reconnu que ces élections s'étaient déroulées dans la plus grande liberté, sans incidents, ni contraintes. Ce ne sont que des flatteries. L'opposition s'organise et elle ne s'embarrasse pas de conscience pour proférer mensonges et autres calomnies. Ils nous provoquent.
- Suzette - Ah ? Ben oui, peut-être. Mais le problème est réglé maintenant, la Garde Nationale a fini par prendre possession de tous les forts et de toutes les portes de Paris.
- Louise Michel - Et alors ? On a laissé tranquillement une bonne partie des alliés de Thiers quitter Paris pour le rejoindre à Versailles.
- Suzette - Et bien moi, je suis fière de cette prise de pouvoir

pacifique !

Louise Michel - Je n'aurais pas laissé les bourgeois présenter des candidats. Même s'ils ont très peu d'élus, ils vont gangrener la Commune. Vois comment s'est passée cette semaine. Toutes ces manigances des maires avec l'assemblée de Versailles. Les élections ont été repoussées deux fois en trois jours, et il s'en est fallu de peu qu'elles ne le soient encore.

Suzette - Le comité central a dit qu'il agissait dans la légalité. Il a bien rendu le pouvoir au peuple avec ces élections, non ?

Louise Michel - On se leurre avec la légalité. Cette révolution ne fait que commencer et autour de moi on croit qu'elle est déjà achevée. Je suis inquiète, voilà tout. Il faut se battre Suzette, il n'y a pas d'autre chemin, se battre contre nos ennemis et contre nous-mêmes.

Suzette - Contre nous-mêmes ? On dirait que vous y croyez pas.

Louise Michel - Mais réveille-toi. L'ombre de Thiers plane sur cette cité. Cette larve a manipulé les maires comme il manipule l'assemblée à Versailles. Il prépare déjà sa vengeance.

Suzette - On le laissera pas faire. Allez, faut pas broyer du noir comme ça. C'est peut-être parce que vous êtes fatiguée.

Louise Michel - Tu as raison. En entendant ces chants, mon cœur bat tout de même d'un fol espoir que je n'imaginai pas il y a encore peu. J'y crois quand même tu sais, c'est une nouvelle forme de lutte pour moi : me battre pour préserver et non plus pour acquérir.

Suzette - Oui...

Louise Michel - Va, Suzette, profite de la fête.

Suzette - Bonne nuit Louise. *(Elles se quittent en riant)*

La foule des habitants du quartier se rapproche en chantant la Marseillaise, entrecoupée de cris "Vive

la Commune" et "Vive la République".

Blanche

- Pour fêter la Commune, j'offre une tournée générale !

Henri

- C'est le plus beau jour de ma vie !

Marcel

- Vive la sociale !

Il tire un coup de feu en l'air. Suzette, sa femme lui administre une claque.

Suzette

- T'es pas bien Marcel, tu pourrais blesser quelqu'un.

Marcel

- C'est parti tout seul.

Henri

- Vive la commune libre !

Cris d'allégresse. Quelqu'un entonne la carmagnole. Tous reprennent. Certains entament une ronde. Henriette tourne autour arborant un drapeau rouge. Quand la chanson est finie, tous rient, l'euphorie est générale.

Toinette

- Je veux parler.

Manon

- Aide la à monter sur la table.

Toinette

- Nous valons mieux qu'on se plaît à le dire. La Commune fera de "Liberté, égalité, fraternité" une réalité sublime. Elle prendra l'homme au berceau et ne le quittera qu'à la tombe. Elle élèvera tous les enfants, elle distribuera le travail à chacun selon ses aptitudes, elle abritera les faibles et les vieillards. Par elle, il n'y aura plus dans la société, ni parias, ni privilégiés, car elle fera rentrer dans le trésor commun pour le service de tous, les richesses accumulées jusqu'aujourd'hui par le vol et l'héritage.

Pierre

- Allons donc, les riches seront toujours les riches.

Régine

- La petite a bien parlé. Elle dit que la Commune va faire quelque chose pour que le peuple ne meure pas de faim, et bien vrai, c'est pas trop tôt. Voilà trente ans que je suis laveuse et que je travaille toute la sainte journée sans avoir toujours de quoi me mettre sous la dent. Et pourquoi donc les uns se

- reposent toute l'année pendant que nous sommes à la tâche.
- Suzette - T'as raison, c'est au tour des travailleurs de se reposer.
- Régine - Tu me feras quand même pas mettre une culotte lavée par ma patronne.
- Blanche - Ces bouteilles là, vous m'en direz des nouvelles !
- Pierre - J'ai le gosier sec à force de hurler.
- Manon - C'était vraiment magnifique cet hôtel de ville couvert de drapeaux rouges !
- Régine - Et ce défilé de la Garde Nationale, mazette ! Ils étaient au moins cent mille !
- Anonyme - Hè Régine, tu sais pas compter à plus de 10 !
- Suzette - Jusqu'à trente, comme trente sous ! (*Elle tousse*)
- Thérèse - J'ai même pas entendu le nom de nos élus, il y'avait tellement de bruit.
- Henriette - Maman ? Il a été élu Clémenceau ?
- Henri - Henriette, ne parle pas de ce traître qui a essayé de vendre la Commune au Foutriquet de Versailles.
- Henriette - C'est quoi Foutriquet ?
- Pierre - C'est un des nombreux surnoms de Thiers. Nos élus sont : Theisz, Dereure,...
- Henri - Des hommes de l'Internationale en marche ces deux-là !
- Régine - Chut, taisez-vous donc !
- Pierre - Jean-Baptiste Clément, Théophile Ferré...
- Manon - Lui, c'est l'amoureux de Louise Michel
- Henriette - C'était l'institutrice de mon petit frère ?
- Pierre - Comme élu dans le 18ème, on a aussi Blanqui...
- Ernest - Blanqui a été élu ? ! ? Il est dans le quartier ?
- Pierre - Non, il est toujours prisonnier dans le sud de la France.
- Manon - Il mérite bien l'nom qu'on y a donné : "L'enfermé". Il a d'jà passé la moitié de sa vie en prison.
- Ernest - C'est parce qu'il a jamais baissé son froc, lui.

C'est un sacré meneur le Blanqui, c'est pour ça qu'le "Foutriquet", il en a peur. Je l'ai vu une fois par chez moi. Chapeau l'homme.

Henri

- Et maintenant, on boit à la Commune !

Blanche

- Non ! A Turpin. Le seul qui soit tombé depuis le 18 mars.

Pierre

- Il est mort ?

Lison

- Maman m'a demandé de lui apporter un peu de vin à l'hôpital. On m'a dit qu'il était mort aujourd'hui.

Henri

- Le jour de la proclamation de la Commune. Pauvre gars.

Blanche

- Faut pas oublier non plus tous ceux qu'auraient mérité de partager notre joie, qui sont morts de froid, nos moutards morts de faim. Tous ceux qui sont restés sur les champs de bataille.

Lison

- A papa.

Blanche

- Ce que je vais dire, je sais que vous pouvez le dire aussi parce que tous on a perdu quelqu'un pendant cette saloperie d'hiver et de siège. Maintenant que je peux croire que tout va changer, j'voudrais dire à mon mari et à mon p'tit garçon, s'ils peuvent m'entendre, que tout ça c'était pas pour rien. Que maintenant, vous pouvez dormir tranquilles parce que les filles, elles seront heureuses, et plus jamais miséreuses comme on l'a été... T'as entendu c'que j'viens dire grand dadais. Si tu veux ma fille, tu sais ce qu'il faut faire !

Ernest

- Mais, pourquoi vous dites ça Blanche ?

Blanche

- Fais pas le sot ! Tu crois p'têt que j'connais pas assez ma Lison pour pas voir vos manèges à tous les deux. Ce soir, tu dors à la maison. Buvez, nom d'un chien !

Ils boivent et apprécient vraiment.

Anonyme

- Il est fameux !

Henri

- Dis donc Blanche, c'est pas le picrate que tu nous

- sers d'habitude !
- Blanche - Pour les proudhonniers, le vin que je vends d'ordinaire suffit bien !
Les femmes rient.
- Anonyme - Venez voir, y'a comme un feu d'artifice sur la butte.
Ils s'éloignent vers le fond pour regarder le feu d'artifice.
- Ernest - Elle est formidable ta mère !
- Lison - Oui. C'est pour ça que j'essaie de faire de mon mieux pour l'aider. Même si on n'est pas toujours d'accord.
- Ernest - Tu m'as jamais parlé de ton frère.
- Lison - Il aurait eu 8 ans bientôt. Il a été tué par un obus prussien cet hiver. Maman l'avait envoyé découper des écorces d'arbre pour qu'on se chauffe. Elle s'en veut encore.
- Ernest - Et ton père ?
- Lison - Il était garde national, il est mort en janvier pendant la sortie de Buzenval contre les Prussiens, c'est une ville à l'ouest de Paris. 5000 gardes sont morts là-bas, en trois jours.
- Ernest - Vous en avez vraiment bavé ici.
- Lison - Comme je ne veux plus jamais en bavé.
Goubert arrive, il est habillé en civil.
- Ernest - Goubert ! Qu'est-ce que tu fais là ?
- Goubert - On m'a dit que tu traînais par là. Foutre dieu, t'es dans la Garde Nationale maintenant ?
- Ernest - Ouais, j'suis un communéux à trente sous !
- Goubert - J'repars au pays. Tu rentres pas toi ?
- Ernest - J'ai plus personne là-bas. Et ici, j'ai Lison, ma future.
- Goubert - Heureux homme ! Tu sais pour Lecomte ?
- Ernest - Sûr, tout Paris en a parlé.
- Goubert - C'est quoi qui est arrivé ?
- Ernest - Des gars du régiment l'ont déniché pendant son

- interrogatoire et l'ont aligné contre un mur avec un général qui s'appelait Thomas.
- Goubert - L'autre, j'connais pas, mais Lecomte il a que ce qu'il mérite.
- Lison - Vous ne pouvez pas dire ça, on n'aurait pas dû faire ça, un point c'est tout.
- Ernest - N'en parlons plus.
- Goubert - Quelle journée ! Je comprends pas tout de ce qui se passe, mais si j'avais pas vu de mes yeux j'aurais jamais cru tout ça.
- Ernest - Je suis comme toi, rassure-toi.
- Goubert - J'ai eu du mal à te retrouver tu sais, j'arrête pas de me perdre dans c'te ville.
- Ernest - Trop grand pour toi.
- Goubert - Sûr que j'préfère ma cahute dans les champs. Bon ben, j'y vais.
- Ernest - Rentre bien Goubert.
- Goubert - Au revoir Ernest, faut que tu fais attention à toi, hein ? Viens voyager au pays quand tu pourras. J't'attends. Mademoiselle, c'est un bon gars, vous verrez.
- Lison - Au revoir.
- Les autres reviennent.*
- Régine - C'est pas croyable tout ça, j'en reviens pas.
- Manon - Vous pensez vraiment que c'est la fin de notre misère ?
- Suzette - C'est la fin, parce qu'on a touché le fond de l'enfer. On peut pas souffrir plus que ce qu'on a souffert.
- Henri - Vive la Commune ! (*il a la voix complètement cassée*) J'ai trop braillé aujourd'hui. J'crois que j'ferais mieux d'aller me coucher. Demain, nous nous réveillerons libres les amis, libres ! Bonne nuit citoyens !
- Manon - Bonne nuit Henri.
- Blanche - Si je pense encore à ta question ma belle, j'vais

dire que la Commune, c'est peut-être la fin de nos misères, mais moi j'crois qu'ça arrivera pas tout seul.

Régine
Blanche

- Qu'est-ce tu veux dire ?
- Quels que soient ceux qui nous ont dirigés, il a fallu que les femmes se retroussent les manches, et faudrait pas qu'avec ces bonhommes là, ça soit pareil.

Sophie
Blanche

- Explique-toi.
- Si tous les gars qui ont été élus sont comme notre écrivain public, ça va beaucoup parler et pas beaucoup faire, c'est ce que j'crains.

Pierre

- Faut pas cracher dans la soupe avant qu'elle soit servie, citoyenne Blanche.

Suzette

- Il a raison, moi c'est la première fois qu'j'ai de l'espoir depuis que je suis née.

Sophie

- Jamais tu croyais que tu pouvais connaître ça un jour.

Blanche

- C'est bon ! Pierre, ah, si tous les hommes étaient de la pâte à ce Pierre Flourin là, ça fait longtemps qu'on voterait aux élections mesdames. Qui le prend ?

Toutes
Blanche

- Moi ! *(Rire général)*

Régine

- On ferme !

Suzette

- J'ai mal partout.

Régine

- Comme tous les jours !

- Ce mal là, j'aimerais bien l'avoir tous les jours !
(Tous se quittent en se saluant, ils payent leur part de la tournée)

Blanche

- J'ai dit que j'offrais la tournée.

Suzette

- Ben pour une fois, tu vas te taire et pas nous emmerder. *(Derniers au revoir.)*

Blanche

- Lison, va coucher ta sœur. Et faites pas trop d'bruit cette nuit les tourtereaux !

Blanche reste seule. Elle range les verres et les tables. Avant de rentrer chez elle, elle glisse une

bouteille dans laquelle il reste un fond de vin sous le bras d'un poivrot qui cuve non loin.

Blanche

- Si seulement j'pouvais y croire...

Partie procès

Le juge

- Greffier, trouvez m'en un qui sache se défendre avec un peu plus d'ardeur, je m'ennuie. Ah ! Vincent, bonjour mon cher, que me vaut l'honneur ?

Vincent Chasseneuil

- Bonjour cher ami, j'espère que je ne vous dérange pas ?

Le juge

- Pas le moins du monde. Votre visite me distrait un peu. Vous savez, nous avons arrêté près de 40 000 communards, je ne suis pas au chômage !

Vincent Chasseneuil

- Vous ne subissez pas trop de fronde ?

Le juge

- Non, pensez-vous ! Au contraire, à les écouter, aucun d'entre eux n'a participé à la Commune.

Vincent Chasseneuil

- Des lâches, il fallait s'y attendre.

Le juge

- Entre nous mon cher Vincent, je ne suis pas certain que si les rôles étaient inversés, nous aurions le courage de leur cracher l'empire en pleine figure.

On amène un enfant.

Le juge

- Tu sais ce que c'est la Commune petit ?

L'enfant

- La Commune, c'est le peuple ?

Le juge

- Qu'as-tu fait pendant la Commune ?

L'enfant

- J'aimais bien jouer sur la barricade.

Le juge

- C'est bien. Déportation à Nouméa. Emmenez-le. Un de plus, je repeuple nos colonies voyez-vous.

Vincent Chasseneuil

- Une bonne action en quelque sorte.

Le juge

- Je ne dispose pas de trop de temps tout de même.

Vincent Chasseneuil

- Catherine Laumal donne une réception ce prochain dimanche, elle souhaiterait avoir quelqu'un comme vous parmi ses invités. Vous nous parlerez de vos...

Le juge

- Je les appelle mes "clients".

Vincent Chasseneuil - Très drôle.

Le juge - Dites-lui que je serai des vôtres...

Thiers et Favre

Thiers - Votre discours guerrier devant l'assemblée était une connerie Favre. Une connerie de plus à votre actif. Une de celles dont vous avez le secret. Je vous rappelle que je détiens le pouvoir. Je ne vous permets pas de me contredire publiquement, vous n'êtes qu'un de mes ministres.

Favre - Je pense que vous tergiversez trop ! Nous devons étouffer la révolte dans l'œuf.

Thiers - Nous ne sommes pas encore prêts, il est trop tôt pour...

Favre - En essayant de trouver une conciliation avec les maires de Paris, vous avez pratiquement légalisé les élections et la proclamation de la Commune. Heureusement que l'assemblée les a ridiculisés en les renvoyant dans leurs mairies.

Thiers - Ne dites pas n'importe quoi ! Je n'avais besoin que d'une seule chose : du temps. Ces maires m'ont offert un cadeau royal. L'assemblée a failli tout foutre en l'air au contraire. Si ces imbéciles du comité central avaient décidé de marcher sur Versailles, il n'y a que serait-ce huit jours, votre cadavre et le mien sécheraient au pied d'un mur à l'heure qu'il est.

Favre - Nous n'aurions jamais dû quitter Paris, j'étais de cet avis.

Thiers - Comment tenir dans Paris ? Contre-attaquer avec des troupes en pleine débandade ? Vous n'êtes tout de même pas assez stupide pour ne pas vous en rendre compte.

Favre - L'Hôtel de ville n'était même pas encore occupé par les rouges que vous aviez déjà fui sur Versailles. Si le peuple savait que Thiers a

décampé sans même prévenir sa femme, en la laissant se démerder...

- Thiers - Je me contrefous de ce que pense le peuple ! Je le méprise et il le sait. Et vous, je vous trouve bien arrogant.
- Favre - Vous avez été trop faible avec cette racaille le 18 mars.
- Thiers - Et vous vouliez la mater avec quoi ? 20 000 hommes démoralisés ?
- Favre - ...
- Thiers - Quand l'empire s'est effondré en septembre dernier, je vous ai laissé le pouvoir. Je savais que ce n'était pas mon heure. Vous avez eu votre chance, vous l'avez manquée.
- Favre - Je n'ai rien manqué du tout. En l'affamant, en ne faisant rien de tangible pour renforcer la défense de la ville, en faisant tuer près de 7000 gardes nationaux en fausses sorties, j'ai obligé Paris à accepter la capitulation comme seule solution pour sortir de la guerre.
- Thiers - Vos intentions étaient certes fort louables, mais Paris n'a rien accepté du tout, elle est encore plus patriote qu'à la chute de l'empire. Vous avez commis une grossière erreur en voulant cacher vos tractations avec Bismarck aux yeux de la populace ! "Le gouvernement de Paris ne capitulera jamais !" Ridicule, dire que vous pensiez leur faire gober ça !
- Favre - Durant six mois, Paris n'a pas bronché grâce à moi.
- Thiers - Presque pas.
- Favre - J'ai signé l'armistice le 28 janvier...
- Thiers - Que j'ai obtenue.
- Favre - Depuis, des élections qui nous donnent légalement la majorité ont eu lieu, tout ça sans le moindre soulèvement. J'ai évité la guerre civile.

- Thiers - Que vous réclamez à corps et à cris désormais.
- Favre - Parce que vos dernières mesures ont tout fait basculer. Décapitaliser Paris au profit de Versailles, suspendre le moratoire sur les loyers et les échéances commerciales, suppression de la solde de la Garde Nationale, interdiction des journaux, vouloir reprendre les canons en pleine nuit...
- Thiers - Vous n'avez rien compris Favre ! Tout cela n'avait qu'un but et un seul : provoquer une émeute pour nous débarrasser de cette chienlit. Endormir la bête n'est pas suffisant, il faut l'éradiquer ! J'ai fait ce qu'il fallait faire : exciter la populace, l'étouffer, la réduire à l'état de rien pour qu'elle se soulève. Sans cette révolte, je n'aurais pas eu de prétexte pour monter la province contre Paris.
- Favre - Comment comptez-vous agir à présent ?
- Thiers - Je vais effrayer les bouseux avec ces partageux de la capitale qui vont leur prendre le peu qu'ils ont. Je vais leur offrir en pâture les petits fils enragés de ceux qui ont tué leurs grands-pères en 1793 et vous verrez comment ils vont me suivre comme un seul homme.
- Favre - Que faites-vous des Communes de Lyon, Marseille, St.-Etienne ?
- Thiers - Elles ont avorté dans l'œuf. Seule Paris est dangereuse !
- Favre - Vous avez agi trop vite. Regardez où nous en sommes !
- Thiers - Si les canons de Paris étaient en notre possession comme je l'avais prévu, vous ne vous plaindriez pas comme une vieille rombière.
- Favre - Nous avons perdu deux généraux dans cette manoeuvre.
- Thiers - Je n'ai que faire de Lecomte et Thomas. Lecomte a échoué et je ne sais pas ce que Thomas faisait à

Montmartre, mais peu importe. Leur mort nous est bien utile n'est-ce pas ? Ni le comité central, ni la commune n'ont fait fusiller qui que ce soit d'autre depuis. Les martyrs sont toujours nécessaires pour rassembler une masse imbécile.

Favre - Vous tournez toujours votre veste du bon côté. Je ne comprends pas qu'un pays puisse faire confiance à un menteur patenté comme vous.

Thiers - Certes, je suis un menteur, je l'admets, mais vous n'êtes pas en reste sur ce plan là. Cependant, il y a une différence entre nous, l'intelligence. Un exemple ? En ce qui me concerne, je ne raconte pas n'importe quoi à la foule quand celle-ci est en bas de ma fenêtre avec 300 000 fusils et 500 canons entre les mains. Moi, dans ce cas là, je me retire, et je reviens quand je suis le plus fort. Et c'est ce que je suis en train de faire assurément.

Favre - Je me retire, écoutez-moi ça ! Je m'enfuis comme un lâche serait plus approprié non ?

Thiers - Ce que vous pensez m'indiffère. J'ai su négocier la paix avec Bismarck. Je reviendrai dans Paris en libérateur. D'ici peu de temps la République acclamera son sauveur, moi !

Favre - Reprenez Paris ! Je vous regarde. Comment allez-vous faire ?

Thiers - Bismarck vient de m'accorder une dérogation. Je vous enverrai d'ici quelques jours signer un accord stipulant que notre armée peut compter 80 000 hommes au lieu des 60 000 prévus par la convention de paix. Je suis certain que nous pourrons dépasser les 100 000 hommes sous peu.

Favre - Que lui avez-vous promis en échange ?

Thiers - Peu importe. Écoutez Favre, nous perdons notre temps avec cette discussion stérile. Nous sommes d'accord sur le but à atteindre, et maintenant, nous n'avons plus le choix, alors faites simplement ce

que je vous dis, je vais nous débarrasser du problème. Je dois vous laisser, j'ai un discours à faire.

Il monte à la tribune.

Thiers

- Noble assemblée, alors que la paix nous effleurait enfin de ses fragiles ailes, notre cher pays doit faire face à un nouveau danger : une poignée de barbares sanguinaires ont pris en otage les habitants de Paris et ont décrété une Commune dont nous n'avons que faire. L'autorité légale est ici, entre vos mains, dans cette assemblée serrée autour du gouvernement, siégeant paisiblement à Versailles, où s'achève de s'organiser une des plus belles armées que la France ait possédées.

Nous ne devons pas laisser plus longtemps ces rouges piller notre patrimoine, égorger et fusiller les bons citoyens français. Je rends hommage à nos généraux Lecomte et Thomas, ignominieusement abattus alors qu'ils tentaient de soustraire à ces barbares les armes de destruction massive que sont nos canons. Ces canons sont encore en leur possession, nous ne pouvons tolérer cela. Chers députés, sachez que je prends toutes les mesures nécessaires pour qu'enfin, le Bien triomphe du Mal, pour qu'enfin, nous puissions vivre...

La guerre civile

Vendeur de journaux

- Le père Duchêne du 5 avril est en colère ! Achetez le Père Duchêne ! Si vous voulez le Figaro me demandez pas à moi !

La rue vit comme à son habitude.

Blanche

- Henriette, va me chercher un seau d'eau s'il te plaît

Un obus explose dans la rue où s'est engagée la fillette.

- Blanche - Henriette ! Henriette !
Pierre se précipite avec Blanche dans la rue et ramène le corps de la petite.
- Pierre - Elle est vivante, elle n'a rien semble-t-il.
Tout à coup, Henriette s'étire et crie
- Henriette - J'ai rien, j'rigole.
- Blanche - Saloperie, viens ici que je te rosse. *(au contraire Blanche serre sa fille dans ses bras, au bord des larmes)* Fais pas des choses comme ça ma fille, fais pas des choses comme ça. J'ai eu peur. On a eu assez peur comme ça.
- Henriette - Pardon maman.
- Blanche - C'est rien.
- La vieille - Les Prussiens reviennent !
- Thérèse - Rentrez Alberte, ce ne sont pas les Prussiens.
- La vieille - C'est quoi donc alors ?
- Thérèse - Laissez, ce n'est rien.
- Alice - Semblerait que personne soit blessé. L'est tombé dans la rue.
- Blanche - Merci Pierre.
- Pierre - Pourquoi merci, je n'ai pas fait de miracles.
- Blanche - *Elle regarde Henriette s'éloigner.* J'aurai pas supporté.
- Pierre - Vous n'y êtes pour rien.
- Blanche - Je sais pas, peut-être qu'on y est tous pour quelque chose là-dedans. C'est quand même pas Dieu possible. Tenir des mois sous les obus prussiens pour finir sous des obus français.
- Pierre - Allons Blanche, c'est vous qui parlez comme ça ? On a tous besoin de votre courage.
Alice se rapproche.
- Alice - Ça va ?
- Blanche - Oui. T'as été chez Suzette ?
- Alice - Elle va pas fort.

- Pierre - Ils ont ramené le corps de son mari ?
- Alice - Pas retrouvé.
- Blanche - Cette marche sur Versailles, c'était bien une foutaise. Combien qu'il y en a qui sont morts encore ?
- Alice - Et l'état de ceux qui sont revenus !
- Pierre - C'était couru d'avance. L'affaire a pas été préparée. Ils sont partis sans rien sur eux. J'aurais pas accepté de me battre dans ces conditions. On dirait qu'on n'a pas appris pendant le premier siège.
- Alice - Je pige pas.
- Pierre - En perdant ma jambe à Buzenval j'ai compris que le courage et le nombre ça suffit pas pour remporter des batailles. Dans la Garde Nationale, beaucoup sont braves, mais sans cartouche, sans nourriture, les braves, ils vont pas loin. Et puis, on n'est pas militaires. Nos chefs non plus d'ailleurs.
- Alice - On n'a qu'à pas risquer des vies en sorties inutiles, de toutes façons, les lignards pourront pas franchir les remparts.
- Pierre - (*explosant d'un seul coup*) Tu écoutes ce que je dis, merde. Il faut leur rentrer dedans aux Versaillais, parce que rester cloîtrés dans la ville, ça sert à rien. C'est pas les sorties qui sont inutiles, c'est la bêtise avec laquelle elles sont menées !
- Alice - Mais je disais pas...
- Pierre - Quand on avait les Prussiens en face, Trochu, ce général pantin de Favre, nous a envoyés sciemment à la mort plus d'une fois, à Stains, à Champigny, à Buzenval. Je le sais, j'y étais Et maintenant, on dirait que Cluseret fait la même chose ! Va donc aux funérailles demain et tu verras ce que ça donne de marcher sur Versailles la fleur au fusil ! Comment on fait pour pas le voir tout ça ?
- Alice - Cluseret ?
- Pierre - Oui, Cluseret ! Notre cher délégué à la guerre, je

me demande où ils ont été le pêcher celui-là ! Et quand on sait même pas qui est Cluseret, on raconte pas n'importe quoi sur la stratégie militaire à mener. (*Il se calme d'un coup*) Pardon, mais d'savoir que la vie d'un homme vaut pas tripette, ça me fout hors de moi.

Un temps.

Blanche

- Tes remparts, y arrêtent pas les obus.

Un temps.

Alice

- Bon, le travail va pas se faire tout seul.

Elle s'en va.

Régine

- (*revenant de laver du linge*) Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Pierre

- Un obus.

Régine

- Jusqu'ici ? Quelqu'un ?

Blanche

- Non, pas de blessé.

Régine

- Il paraît qu'on a trouvé une mitrailleuse qui peut tuer jusqu'à 200 lignards d'un coup.

Blanche

- Où t'as entendu ça ?

Régine

- Des gardes sur la barricade d'en bas qu'en parlaient.

Pierre

- Une ânerie de plus. Impensable le nombre de conneries qu'on peut dire.

Régine

- Moi, je dis ce que j'entends.

En partant, elle croise Ernest.

Régine

- Bonjour Ernest.

Ernest

- Bonjour Régine. Blanche, vous savez où est Lison à c'te heure ?

Blanche

- Elle travaille chez Alice, la couturière. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Ernest

- J'ai ma nouvelle affectation. Je rejoins le général Dombrowski. On saura demain où ce qu'on va être envoyés.

Pierre

- Le Polonais. J'ai entendu parler de lui. Il paraît que c'est un bon chef. Ça en fait au moins un.

Blanche

- Riette, va chercher Lison, dis-lui de venir tout de

suite. On s'demande ce qu'ils viennent faire dans cet enfer tous ces étrangers.

Pierre - C'est que l'enfer doit exister ailleurs aussi. Allez, Blanche, permettez que j'offre une tournée pour fêter ce bel élan !

Blanche - Du bon alors ! *(elle sort mais revient vite avec deux verres et une bouteille de vin)*

Pierre - Je crois que tu seras aux côtés de quelqu'un de bien Ernest.

Ernest - Je sais pas, je verrai bien. En tous cas, j'ai envie de m'battre. Plus je vois cette ville, plus je l'aime. Et quand tout ça s'ra fini, j'deviendrai ouvrier !

Blanche - Dis donc toi, les discussions qu't'a le soir avec Henri te tourneraient pas la tête à l'internationale ?

Ernest - Ben p'têt. Ça me turlupine c't'idée là. On n'avait pas ça par chez nous, les partageux, on en a peur. Mais c'est parce que on sait pas ce que c'est : tous les hommes la main dans la main.

Pierre - Le rêve !

Ernest - Il en faut des rêves Pierrot, sinon on vit plus ! C'est aussi pour ça que je veux m'battre.

Pierre - J'aimerais pouvoir y croire encore. Si Blanqui était là...

Blanche - Allez donc, mettez deux hommes ensemble à discuter et l'instant après v'là les grandes idées qui balayent tous les problèmes d'un coup.

Pierre - Les femmes sont souvent terre à terre. Tu vois Ernest, c'qui est désagréable, c'est qu'elles ont souvent raison en plus !

Ernest - Tu cherches à te caser auprès de Blanche, Pierre ?

Pierre - J'ai rien dit.

Ils rient tous les trois mais la gêne de Pierre est évidente. Lison arrive en courant, sa sœur la suit à quelques enjambées.

Lison - Maman, qu'est-ce qu'il se passe ?

Blanche - Ben rien, c'est juste Ernest qui s'en va, j'voulais

que tu puisses lui dire au revoir.

Se tournant vers Henriette.

- Lison - Petite idiote ! J'ai eu peur ! *Henriette s'enfuit en riant.*
- Ernest - Pourquoi que tu lui cries dessus ?
- Lison - Elle m'a dit que maman avait eu un malaise grave.
- Ernest - Elle est marrante cette petite.
- Lison - Tu la défends en plus ! Elle m'a fait peur, j'en ai encore le cœur tout... Tu t'en vas ?
- Ernest - Viens par là, je vais t'expliquer.
- Ils s'éloignent tous les deux.*
- Pierre - Chouette gars.
- Blanche - La meilleure chose qui nous soit arrivée depuis longtemps. Tu cherches à te caser vraiment ?
- Pierre - Meuh non, je dois rentrer. A demain.
- Blanche - A demain Pierre.
- Deux gardes nationaux viennent coller une affiche.*
- 1er garde - La dernière ! On a bien mérité un canon.
- 2ème garde - Blanche ! Deux verres.
- Blanche - C'est quoi ?
- 1er garde - Un décret de la Commune sur les otages. Pour un communieux fusillé, on fusillera le triple de bourgeois.
- 2ème garde - On nous a dit qu'on avait chopé l'archevêque de Paris, Darboy qu'il s'appelle.
- Blanche - Vous croyez que ça sert à quelque chose ces foutaises. C'est pas ça qui va arrêter la guerre.
- 1er garde - Ils se gênent pas les Versaillais pour fusiller à tour de bras.
- Blanche - Je le sais, et alors ? Pondre des décrets pareils, ça les empêchera pas de continuer. C'est bien comme ça ces foutus bonshommes !
- Suzette passe dans la rue. En entendant Blanche elle s'arrête et écoute.*
- 1er garde - T'as qu'à aller aux obsèques demain, tu

comprendras bien ce que ça veut dire et pourquoi faut se venger.

Blanche

- J'irai oui, bien sûr que j'irai. J'ai perdu la moitié de ma famille à cause des balles et des obus, viens pas me dire que j'ai besoin de ça pour comprendre. Je pleure les morts, mais ce que je vois c'est que les vivants, ils ont rien de plus qu'avant. Regarde dans la rue, y'a toujours des enfants qui traînent, y'a toujours des femmes sans le sou, sans travail. Faudrait p'têt se remuer un peu plus pour les vivants, tu crois pas ?

Henri arrive et entend la fin du discours de Blanche.

Henri

- Qu'est-ce que tu fais des décrets sociaux de la Commune ? C'est pas rien !

Blanche

- Non, c'est pas rien, mais c'est pas assez. Depuis que vous travaillez à la mairie pour la Commune, tu peux me dire ce qui a changé ici ?

Henri

- Oui, tu as eu trois mois de loyers annulés.

Blanche

- Bon, d'accord.

Henri

- La suppression des amendes et retenues sur salaires. La suspension de la vente des objets déposés chez "ma tante".

Blanche

- Et après ? Sont toujours enfermés au Mont de piété tes "objets".

Henri

- Tu ne peux pas tout obtenir d'un coup, d'autres choses sont plus importantes pour l'instant. Une constitution à élaborer, la guerre contre Versailles.

1er garde

- Faut pas l'oublier la guerre !

Blanche

- J'oublie pas ! Mais c'est pas ça qui donne du travail ! Ça sert à rien de faire une révolution si rien change !

Henri

- Tu m'énerves, tu n'es qu'une bonne femme gueularde qui ne pense qu'à ses marmites alors qu'elle vit un tournant de l'histoire. *Il part.*

Blanche

- Demande à ta femme de vivre "son tournant" sans

s'occuper de sa marmite, tu verras comment tu le vis "ton" tournant devant une assiette vide. Hé ! T'as oublié de payer !

Henri

- Les v'là tes deux sous.

Blanche

- Bon vous deux, si c'est pour rigoler, c'est pas la table qu'il vous faut, soit vous en prenez un autre soit vous payez et vous partez !

2ème garde

- On y va. On a du boulot nous ! *Blanche manque leur envoyer une bouteille à la tête.*

Nathalie Le Mel s'approche.

Nathalie Le Mel

- Je m'appelle Nathalie Le Mel.

Blanche

- Blanche.

Nathalie Le Mel

- Je t'ai entendue et je suis d'accord avec toi : moi aussi, j'ai envie que ça avance. Pourquoi tu viens pas dans les clubs pour dire ce que tu penses ?

Blanche

- Si c'est pour faire comme les hommes, c'est pas pour moi, j'ai du travail.

Nathalie Le Mel

- Non, ne crois pas ça, nous les femmes, on agit. Il nous faut passer par dessus les sarcasmes des hommes, nous rassembler, décider ensemble ce qu'il faut faire et faire ce qu'on a décidé.

Blanche

- Tu m'as l'air bien déterminée.

Nathalie Le Mel

- C'est parce que je suis confiante. Je suis sûre que notre rôle sera important et que notre heure est venue. Tellement d'idées sortent des clubs, c'est incroyable, tu les entendrai, tu serais avec moi. Par exemple, moi je me bats pour que les filles aient droit à l'instruction, et elles y auront droit ! j'ai eu une bonne éducation, je sais que c'est fondamental pour changer les choses.

Blanche

- Mazette, rien que pour voir ça, je viendrai bien. Et j'emmènerai ma fille.

Nathalie Le Mel

- Viens demain et tu verras que ce que je te dis est vrai. Demain soir, ça se passe chez Louise Michel.

Blanche

- J'réfléchirai.

Nathalie Le Mel

- A demain et vive la Commune !

Le boucher - *Il ouvre sa devanture. Cheval et cochon. Parts égales pour tout l'quartier. Remue-ménage, la file d'attente se forme dans la bonne humeur. On félicite le boucher. Au loin un obus explose.*

Partie procès

Sur le banc des accusés, un homme blessé : bras en écharpe, bandeau sur l'oeil...

Le juge - Gaston Lemaire, c'est ça ? Bien, vu votre état, vous allez me dire que vous vous êtes blessé en tombant dans un escalier.

Gaston - Mon œil, je l'ai perdu à Buzenval, le reste sur une des barricades de Belleville.

Le juge - Un trompe la mort ! Comment vous en êtes-vous sorti ?

Gaston - Vos lignards achevaient tous les blessés, ils m'ont oublié sous mes camarades.

Le juge - Vous ne niez donc pas avoir pris part à la Commune ?

Gaston - J'appartiens à la Commune.

Le juge - Aaaaahhh ! Merveilleux ! Et quel était votre métier ?

Gaston - Je suis instituteur.

Le juge - Magnifique ! Entre nous, je vais être franc. C'est le bain qui vous attend.

Gaston - Je préférerais être fusillé.

Le juge - Vous êtes décidément mon meilleur client aujourd'hui. Malheureusement, je ne peux pas vous accorder cette faveur.

Gaston - Vous en avez déjà trop passé par les armes c'est ça ?

Le juge - Qui sait ? Dites-moi, vous n'êtes pas opposé à une petite discussion ?

Gaston - Ai-je le choix ?

- Le juge - On a toujours le choix. Pour vous, qu'est-ce que la Commune ?
- Gaston - Une œuvre sociale.
- Le juge - Une œuvre ! Voilà un mot qui n'est pas mâché ! Dites pourquoi.
- Gaston - Les mesures qui ont été prises étaient justes.
- Le juge - Ah oui ? Lesquelles ?
- Gaston - Suppression de l'armée régulière et de la police, remplacées par le peuple en armes.
- Le juge - En quoi est-ce une bonne mesure ?
- Gaston - Une armée de métier obéit aux ordres. Elle est l'instrument qui permet la répression.
- Le juge - Ceci n'étant pas faux, la mesure s'avère donc mauvaise. D'autres choses ?
- Gaston - La possibilité de révoquer à tout moment les élus.
- Le juge - Valse des dirigeants, utopique démocratie. Poursuivez.
- Gaston - Gratuité de l'enseignement pour tous. Repas distribué aux enfants à l'école.
- Le juge - Moui.
- Gaston - Séparation de l'église et de l'état. Non ingérence de l'église dans l'éducation.
- Le juge - Ridicule.
- Gaston Lemaire - Réduction du temps de travail à dix heures par jour pour réduire le chômage.
- Le juge - Fantastique !
- Gaston - Salaires égaux pour les hommes et les femmes. Pensions aux veuves et aux orphelins de guerre. Création de la première école d'enseignement professionnel réservée aux femmes.
- Le juge - Ah, les femmes de la Commune !
- Gaston - Abolition du travail de nuit pour les boulangers. Suppression des amendes infligées aux ouvriers par les patrons...
- Le juge - Bon allez, ça suffit. Cette discussion me lasse finalement. J'en ai assez entendu comme ça. Vous

énumérez tout un tas de choses sans savoir pourquoi et vous appelez ça une œuvre.

Gaston - Ces "choses", vous les craignez car elles vous empêcheraient d'assassiner le peuple en toute impunité, au nom d'une soi-disant république.

Le juge - Je rends la justice et justice est faite au nom des lois, par les lois, avec les lois.

Gaston - Vous n'êtes qu'un pantin. C'est facile de s'abriter derrière les discours de Monsieur Thiers.

Le juge - Emmenez-le. Greffier, faites disparaître ce dossier. Je suis contrarié, les quatre suivants, vous me les faites fusiller. Je vais me reposer.

Versailles, terre d'accueil

Catherine Laumal - Ma chère, le meublé que vous m'avez trouvé est parfait.

Thérèse de Vitré - Il est bien petit. Mais Versailles est pleine comme un œuf.

Catherine Laumal - Je comprends la situation. J'arrive plus d'un mois après le début des événements, je suis chanceuse de pouvoir être logée.

Thérèse de Vitré - Dites-moi, que se passe-t-il exactement dans Paris ?

Catherine Laumal - C'est l'horreur ! Plus personne ne travaille, ils ne pensent qu'à boire et à faire la fête. Savez-vous qu'il est devenu impossible de se promener dans les jardins des Tuileries. Ces brutes s'en sont emparés pour y donner des concerts.

Thérèse de Vitré - Non ?

Catherine Laumal - Enfin, quand je dis des concerts, c'est un bien grand mot, leurs chanteurs et leurs chansons sont d'un vulgaire !

Thérèse de Vitré - J'imagine.

Catherine Laumal - Ils parlent de détruire la colonne Vendôme ! Un décret est signé pour cela.

Thérèse de Vitré - Quelle cervelle animale peut imaginer une

- horreur pareille ?
- Catherine Laumal - Gustave Courbet. Ce peinturlureur de basse extraction qui ne sait pas aligner deux mots sur une feuille sans faire mille fautes d'orthographe. Et ça se dit érudit en art !
- Thérèse de Vitré - Je m'inquiète pour mon hôtel particulier, dans quel état vais-je le retrouver à mon retour ?
- Catherine Laumal - Pour l'instant, ils n'ont touché à rien. Mais pour combien de temps ?
- Thérèse de Vitré - J'avoue que je pense plus aux obus qu'à ces pillards.
- Catherine Laumal - Oh, Anne, enfin vous voilà. Je suis rassurée. Thérèse de Vitré, Anne Chasseneuil, une excellente amie.
- Thérèse de Vitré - Avez-vous trouvé un logement ?
- Anne Chasseneuil - Vincent, mon époux, connaît suffisamment de monde. Nous ne sommes pas à la rue, rassurez-vous.
- Catherine Laumal - Je décrivais à Thérèse la dépravation de Paris.
- Anne Chasseneuil - C'est le mot exact. Vous savez ce que je viens d'apprendre, les communardes veulent être ambulancières, elles exigent de combattre en première ligne.
- Thérèse de Vitré - Incroyable ! Ce sont des putains.
- Catherine Laumal - Une souillure pour la ville.
- Anne Chasseneuil - Remarquez, elles vont de pair avec leurs mâles, des brutes avinées sans cerveau.
- Thérèse de Vitré - Je les ai vus.
- Catherine Laumal - Ah bon, je croyais que vous étiez à Versailles depuis le 18 mars ?
- Thérèse de Vitré - Notre armée a fait plusieurs milliers de prisonniers quand cette racaille a tenté de marcher sur Versailles début avril. Nous avons pu les observer de près.
- Anne Chasseneuil - Je suppose qu'ils avaient perdu leur arrogance ?
- Thérèse de Vitré - Si vous aviez été là, vous auriez ressenti un

plaisir dont vous n'avez pas idée. C'était...excitant. Nous avons joué aux ambulancières savez-vous ?

Catherine Laumal

- Ah bon ?

Thérèse de Vitré

- En voulant toucher un de ces communards, j'ai crevé son œil avec mon ombrelle, mais sans faire exprès ! Comme cela.

Catherine Laumal

- Une bonne action. Comme cela, il ne voit pas sa misère.

Thérèse de Vitré

- Madame de Joulier en a vu un qui avait le crâne ouvert, elle a pu piquer la cervelle avec la pointe de sa canne, et bien, elle m'a affirmé que c'était mou !

Anne Chasseneuil

- Rien d'étonnant à cela.

Thérèse de Vitré

- Vraiment, vous avez manqué quelque chose.

Catherine Laumal

- J'imagine ! J'aurais tant voulu voir cela. Viens ici que j'extraie cette balle de ta cuisse mon brave.

Anne Chasseneuil

- Ordure, ils aiment être nommés ainsi, ordure, tiens je te donne à boire. *Elle crache.*

Thérèse de Vitré

- Ta jambe est cassée, je te la répare. *Elles deviennent hystériques.*

Catherine Laumal

- Tu es tout sale, je t'époussette.

Anne Chasseneuil

- Pourriture.

Thérèse de Vitré

- Il faut les empaler.

Anne Chasseneuil

- A la fin de l'envoi, je touche !

Catherine Laumal

- Ah, je n'ai pas ri comme cela depuis des mois.

Thérèse de Vitré

- Il n'y en a plus pour longtemps, ma chère. Thiers a reconstitué une belle armée, elle défile de temps en temps ici. Il promet de reprendre Paris sous peu.

Anne Chasseneuil

- Dieu soit loué.

Le mois d'avril

Pierre (à Nouméa)

- Oh Blanche ! Ce mois d'avril ! Cette liberté toute neuve vous a révélée à vous-même. Je vous ai vu changer, vous épanouir. C'est cela oui, vous étiez comme la rose rouge au milieu du fumier qu'était cette guerre civile. Combien vous en ai-je vu relever, de ceux qui se décourageaient, qui

mordaient le pavé ? Vous tendiez presque la main à nos détracteurs, vous étiez devenue en un mois, une vraie petite cornette laïque. Je me rappelle votre colère cernée par les rires de tous ce fameux soir où ce surnom est apparu, Henriette même vous l'avais donné...

Suzette - Blanche, tu vas quand même pas aider Anne, une vérole cette femme là !

Blanche - Et alors ? Tout le monde a droit ...

Henriette - Maman, c'est comme une cornette mais laïque !
Rires.

Les clubs

Eugène Varlin - Nathalie, parle moi de cette Union des femmes, tu es seule pour faire avancer cette idée ?

Nathalie Le Mel - Non, nous sommes nombreuses, il y a même une aristocrate russe avec nous, Elisabeth Dmitrieff, elle est venue à Paris sur les conseils de Marx.

Varlin - Vous en êtes où ?

Le Mel - Les choses avancent à grand pas. Nous allons créer un comité central de l'union des femmes. Dans tous les quartiers, elles participent aux clubs de discussions, elles en créent même quelques uns.

Varlin - C'est une bonne chose.

Le Mel - Ça bouge ! Mais elles ne se sentent pas encore assez écoutées par la Commune, pas assez aidées. Certaines commencent à avoir l'impression de tout faire toutes seules parfois.

Varlin - Comment ça ?

Le Mel - Ne va pas me faire croire que tu ne sais pas que parmi les propositions des clubs, ce sont celles des femmes qui se perdent dans les couloirs des mairies, comme par hasard et elles ne parviennent jamais aux délégués.

- Varlin - Tu exagères.
- Le Mel - Je pense que les mairies ne sont pas un assez bon relais entre le peuple et la Commune. Elles sont débordées par les problèmes administratifs.
- Varlin - Je sais bien Nathalie. Mais ça ne fait pas un mois que la Commune existe. Tu ne peux pas tout changer d'un seul coup. Frankel, à la commission du travail, abat un boulot énorme : création d'ateliers coopératifs dont les profits iront directement aux ouvriers, avance sur les salaires pour lancer ces ateliers, c'est un début.
- Le Mel - Je veux plus.
- Varlin - Je ne peux pas être partout à la fois. Je travaille près de vingt heures par jour.
- Le Mel - Eugène Varlin, je vous ai toujours vu vous démener vingt heures par jour pour la cause du peuple, aujourd'hui vous vous devez de faire encore plus !
- Varlin - Bon, ...
- Mel - Viens m'aider dans le 18^{ème} arrondissement, c'est le seul dans lequel l'Union des femmes n'aboutit pas.
- Varlin - Je vais faire ce que je peux.
- Le Mel - Des femmes agissent mais leurs actions risquent de se perdre si nous ne les fédérons pas.
- Varlin - Je viendrai.

Le club des femmes.

- Un homme - Dis donc, le repas est pas encore prêt ?
- Une femme - Non, et même qu'il est pas commencé. Il y a réunion. Tais-toi, assois toi là et écoute, tu seras moins bête après.
- Les rires de toutes les femmes empêchent l'homme de répondre.*
- Blanche - Donc Sophie, il a été décidé que trois d'entre nous te donneront une partie de leur travail de

- lavandière.
- Sophie - Je voudrais pas que ça enlève trop de boulot à d'autres.
- Alice - Qu'est-ce qu'elle est casse pieds ! On te dit que c'est normal, tu vas pas recommencer à te faire du mauvais sang parce qu'on t'aide.
- Sophie - J'ai compris, mais quand même, c'est pas habituel.
- Blanche - Bon, par contre rien n'a été trouvé pour toi Camille.
- Camille - Je me débrouille, j'aide la cantinière du 61^{ème} bataillon, j'gagne pas de sous mais les gardes ils me donnent un peu de leurs parts pour moi et mes enfants, on mange, c'est au moins ça.
- Blanche - Bien. Si on se réunit, c'est pour que ça serve à quelque chose. Aujourd'hui, on a avec nous Suzette et aussi un "invité" important. Parce que, comme on l'a dit la dernière fois, il faut régler les problèmes avec les patronnes.
- Une femme - Pour celles qu'ont du boulot.
- Blanche - S'il te plaît, ça c'est autre chose, on en parlera après.
- Le Mel - Bonsoir, merci de nous accueillir. J'ai plaisir à voir que votre petit club est efficace. Je vous présente Eugène Varlin.
- Varlin - Bonsoir.
- Le Mel - Eugène fait partie de la commission des finances de la Commune. C'est un ami, nous avons fondé une association ensemble, "la marmite", qui a permis a bon nombre de familles de s'approvisionner à bas prix avant le siège.
Brouhaha appratif.
- Une femme - Il est pas de l'internationale lui ?
- Varlin - J'en fais partie oui.
- Sophie - Si c'est pour nous entendre dire qu'on est bonne qu'à la cuisine, c'est pas la peine qu'il soit là !
- Une femme - Les proudhonniers, on n'en veut pas.

- Une femme - Peut-être qu'il nous amène à laver les culottes des délégués ? *Rires*
- Blanche - Silence. Laissez le parler.
- Varlin - Vous savez, l'internationale, ce n'est pas que Proudhon. Je suis de ceux qui ne partagent pas ses idées sur les femmes mais il a quand même fait avancer la pensée révolutionnaire, et ça il faut le reconnaître.
- Le Mel - Celles qui me connaissent savent que je ne dis pas des choses en l'air. J'ai confiance en Eugène, s'il est venu, c'est vraiment pour qu'on règle cette question des salaires.
- Alice - Qu'il le prouve !
- Varlin - Je suis là pour en parler.
- Une femme - Ça commence, blablabla...
- Varlin - Je ne peux résoudre un problème si je ne le connais pas.
Nouveau brouhaha.
- Suzette - Il t'a bien cloué le bec ! *Rires.*
- Blanche - Gabrielle, tu peux parler.
- Gabrielle - Je suis venue avec ma patronne, Mme Truchet. Elle a du travail à donner.
- Truchet - Je sais que les temps sont difficiles, ils le sont pour tout le monde. Je ne peux pas embaucher toutes les femmes qui sont ici, mais j'ai du travail de couture pour six pendant quelques jours. Des vareuses à coudre pour la Garde Nationale.
- Une femme - Combien tu payes ?
- Truchet - 3 francs la vareuse.
Tollé général.
- Sophie - C'est même pas ce qu'on gagnait pendant le premier siège.
- Une femme - De qui elle se moque celle-là ?
- Une femme - Pourriture !
- Blanche - Assez, tout le monde a le droit de s'exprimer, elle propose, on fait ce qu'on veut de sa proposition

mais pas d'insultes ici !

Truchet

- J'ai un contrat de la Commune qui m'oblige à baisser mes prix ! Je ne peux rien faire de mieux.

Une femme

- De la Commune ? Varlin, ça veut dire quoi ?

Varlin

- C'est une affaire qui est en cours de règlement. Quelques fonctionnaires corrompus ont passé des contrats inadmissibles auprès des ateliers bourgeois, les prix offerts étaient trop bas.

Alice

- On peut en savoir plus ?

Varlin

- Désolé, l'enquête n'est pas terminée. En tous cas, Mme Truchet, je peux vous affirmer que votre contrat ne sera pas maintenu dans les termes actuels.

Truchet

- Cela signifie ?

Varlin

- Les commandes sont annulées pour l'instant et à l'avenir elles seront passées en priorité aux ateliers coopératifs créés par la Commune et l'Union des femmes.

Truchet

- Je trouve la situation proprement scandaleuse.

Brouhaha.

Truchet

- Je voudrais rajouter ceci : .. *Brouhaha*

Blanche

- Laissez-la parler.

Truchet

- Bien que, je ne le cache pas, je ne sois pas en accord avec le nouveau régime politique, je tiens à signaler qu'en restant à Paris, qu'en laissant mon atelier ouvert, je n'essaie pas d'entraver la démarche qui est en cours.

Varlin

- Poursuivez.

Truchet

- Vous pouvez tenter de créer une société sans classes, je pense que c'est un leurre mais bon, vous pouvez tenter d'éliminer socialement les patrons, mais si vous prônez le partage, vous devez l'appliquer entre tous les...citoyens. Tous !

Varlin

- Vous voulez dire, même avec ceux qui possèdent déjà assez pour vivre vingt fois ?

Truchet

- Exactement.

- Le Mel - Des patrons qui voudraient qu'on partage ! On entend de tout ici.
- Varlin - Ne nous prenez pas pour des imbéciles ! L'exploitation des ouvrières aurait été la même si vous aviez reçu des commandes à des prix deux fois plus élevés. Le profit est votre seule raison de vivre.
- Truchet - Je vous entends M Varlin. Je comprends que vous défendiez votre cause, mais ce soir en vous couchant, demandez-vous simplement ce que vous défendriez si vous étiez né "de Varlin".
Déchainement de huées
- Une femme - Décampe la bourgeoise !
- Sophie - Va les coudre tes vareuses à 3 francs.
- Une femme - Oublie pas de mettre des boutons !
- Blanche - Silence ! On est là pour s'entraider, la mère Truchet on s'en fout. Nathalie.
- Le Mel - Comme vous le savez, dans pas mal de quartiers, l'Union des femmes est en train de mettre en place des ateliers coopératifs. Il me faudrait la liste des chômeuses et ce qu'elles savent faire.
- Henriette - C'est quoi un atelier coopératif ?
Surprise et rires.
- Le Mel - C'est un atelier qui appartient aux ouvriers. Les sous qui sont gagnés sont partagés en parts égales entre tous, quelque soit ton travail dans l'atelier.
- Henriette - Ah.
- Le Mel - Chaque fois qu'un nouvel atelier s'ouvrira, on proposera un travail à celles qui sont en mesure d'y participer. Pensez-y.
- Suzette - Et en attendant, on crève toujours ?
- Le Mel - Tout ne peut être fait en un jour !
- Varlin - J'essaie d'appuyer le comité central de l'Union des femmes auprès de la Commune. Ce n'est pas simple, il faut savoir qu'une grande partie du budget est consacrée à la guerre contre Versailles.

- Régine - En parlant de ça, il paraît que c'est les officiers de la Garde Nationale qui veulent pas qu'on soit ambulancières ? Mais qu'est-ce qu'ils croient qu'on peut pas aider nos hommes ?
- Suzette - Ils disent que ça va foutre le bordel ! Que les gardes penseront plus à nous sauter qu'à obéir.
- Varlin - Je sais. Je ne peux rien faire sur ce point, je n'ai aucun pouvoir militaire.
- Une femme - On peut se battre aussi, moi j'ai pas peur des clampins à Foutriquet !
- Alice - Les obus, on sait ce que c'est.
- Marion - C'est pas notre rôle ça !
- Une femme - Chacun est libre de faire ce qu'il veut. D'accord ou pas, les officiers je les emmerde, moi j'irai. *Brouhaha et disputes verbales.*
- Blanche - Un peu de calme. Bon, Toinette, tu veux parler je crois ?
- Toinette - *Elle est enceinte.* Je peux poser une question ?
- Blanche - On t'écoute, sois pas nerveuse sinon, tu vas nous le faire ici ton mouflet ! *Rires*
- Blanche - Silence, excuse-moi, c'est sorti tout seul.
- Une femme - Son mouflet ? *Rires*
- Blanche - On t'écoute.
- Toinette - Si j'accouche demain et qu'on me propose un travail dans trois jours, moi, j'ai jamais eu de mari, je saurais pas quoi en faire du bébé.
- Alice - Je te le garderai moi.
- Sophie - Et pourquoi que tu serais pas payée pour le garder ?
Surprise et silence étonné général.
- Une femme - Par qui ?
- Varlin - Poursuis citoyenne.
- Une femme - Ben, j'sais pas. Garder les mouflets, c'est du boulot quand t'en as une tripotée. La Commune paye bien des institutrices, elle pourrait payer des femmes pour la garde des bébés des ouvrières !

- Sophie - Ben oui, tous les enfants dans une salle et une femme pour tous les torcher. Comme ça en rentrant de l'atelier, la mère trouve pas un sac à merde rempli.
- Une femme - Rempli de quoi ?
- Suzette - A ton avis ?
- Varlin - L'idée est intéressante, vraiment.
- Suzette - Moi aussi, je trouve cette idée très bonne, j'en parlerai dans les autres clubs.
- Alice - Monsieur Varlin, on a toujours pas d'institutrice pour nos filles. Je croyais que l'école devait les prendre maintenant ?
- Varlin - Un décret a été voté en ce sens. Mais, nous manquons d'instituteurs ou d'institutrices pour le moment.
- Régine - Le gouvernement n'a pas d'argent, rien n'a changé alors ? *Rires*
- Varlin - Je vous trouve bien sévère ma chère.
- Régine - Excusez-moi mon cher !
- Varlin - Vous voyez que des choses changent, je suis certain que vous vous exprimez beaucoup mieux qu'avant ! *Rires*. Dans un autre domaine, sachez que la Commune réquisitionne désormais les logements laissés vides par ceux qui ont choisi Versailles. Y seront relogées les familles dont l'habitation a été détruite.
- Applaudissements.*
- Blanche - Marion, tu ne dis jamais rien, je sais que t'as toujours ta langue pourtant.
- Marion - Je sais pas quoi dire.
- Blanche - Ben, ce que tu penses. J'ai entendu quand tu as dit que c'était pas notre rôle de se battre.
- Marion - Je pense rien.
- Blanche - Bon. Comme tu veux. Rien à rajouter pour ce soir ? Il est tard. Prochaine réunion après-demain.

Partie procès

- Le juge - Gustave Courbet, en quelque sorte vous étiez ministre des beaux arts de la Commune ?
- Gustave Courbet - Pas tout à fait, le quatre septembre, j'ai été nommé par l'assemblée générale des artistes, président des arts de toutes sortes de la ville de Paris. Je n'ai été élu comme membre de la Commune qu'aux élections complémentaires du 16 avril. Je n'ai pas démissionné de mon poste de président des arts, mais ce n'était pas une fonction officielle de la Commune.
- Le juge - Si la colonne Vendôme est à terre aujourd'hui, c'est de votre fait.
- Gustave Courbet - Non, j'ai toujours demandé que cette colonne soit déboulonnée, pas détruite mais déboulonnée !
- Le juge - Pourquoi ?
- Gustave Courbet - Tout d'abord parce que place Vendôme, elle obstruait. Ensuite, d'un point de vue de l'art, c'est une mauvaise reproduction de la colonne Trajane. C'était de la sculpture comme une enfant en ferait.
- Le juge - Alors, c'est un zèle artistique, tout simplement, qui vous poussait à en vouloir à cette colonne ?
- Gustave Courbet - Tout simplement. Place Vendôme c'était une prétention malheureuse d'œuvre d'art, aux Invalides, c'était un souvenir militaire qui n'avait pas besoin d'être artistique.
- Le juge - Cette colonne était un symbole ! Faite grâce à la fonte des 1200 canons que Napoléon Bonaparte avait pris à Austerlitz.
- Gustave Courbet - La mettre par terre a au moins permis de voir que ce n'était pas vrai. Une vulgaire colonne de pierre enrobée à peine d'un ongle de bronze.
- Le juge - Peu importe, vous êtes l'instigateur des incendies qui ont ravagé les plus beaux monuments de Paris, ...
- Gustave Courbet - Bien sûr que non ! Tout l'hiver, j'ai fait mettre à

l'abri les tableaux et les sculptures du Louvre, j'ai fait blinder l'Arc de Triomphe, les chevaux de Marly, et d'autres monuments encore. J'ai empêché que le feu ne soit mis à Notre Dame de Paris.

Le juge

- Que pensez-vous de ces incendies ?

Gustave Courbet

- Les parisiens avaient tant enduré depuis près d'un an, je comprends le désespoir de certains, mais je n'approuve pas la politique de la terre brûlée. Et puis, il faut savoir que la plupart des incendies, ce sont les obus incendiaires envoyés par les Versaillais qui les ont allumés !

Le juge

- Bien...

Gustave Courbet

- Vous ne le saviez pas ?

Le juge

- Gustave Courbet, vous êtes condamné à six mois de prison. De plus, la colonne Vendôme sera reconstruite à l'identique, place Vendôme, à vos frais. Dossier suivant.

La Commune piétine

Benoît Malon

- A peine plus d'un mois que nous gouvernons, et on va déléguer le pouvoir de l'assemblée Communale à seulement cinq membres ! C'est une aberration.

Eugène Varlin

- Écoutez : "En cette assemblée du premier mai, les soussignés considérant qu'ils ont voté contre l'institution dite de Comité de Salut Public, dans lequel ils n'ont vu que l'oubli des principes de réforme sérieuse et sociale d'où est sortie la Révolution communale du 18 mars; le retour dangereux ou inutile, violent ou inoffensif à un passé qui doit nous instruire sans que nous ayons à le plagier, déclarent qu'ils ne présentent pas de candidats." Qu'en pensez-vous ?

Benoît Malon

- Parfait. Nous ne pouvons rien faire de plus. A quelle heure se réunit l'assemblée ?

Eugène Varlin

- Dans un quart d'heure.

- Charles Longuet - Dormir ...
- Eugène Varlin - Benoît, tu ne penses pas qu'on pourrait attaquer directement sur la question militaire. Après tout, c'est ce qui motive ceux qui veulent ce Comité de Salut Public.
- Charles Longuet - Ce terme passéiste m'exaspère. La population va croire qu'on est revenu en 1793 et que nous avons oublié la révolution sociale.
- Benoît Malon - Comment veux-tu faire ? Les choses vont vraiment mal sur le plan militaire, tu le sais bien. Les lignards de Thiers sont aux portes de la ville. Tu n'ignores pas non plus que les rangs des gardes nationaux diminuent à vue d'œil.
- Charles Longuet - L'élan révolutionnaire s'essouffle ou plutôt, la plupart ont peur. Nos réformes ne vont pas assez vite.
- Benoît Malon - Nous manquons de moyens, nous ne pouvons pas aller plus vite.
- Eugène Varlin - Quatre-vingt pour cent du budget passe dans la guerre. Nous avons épuisé le crédit que la banque de France nous a accordé.
- Charles Longuet - Je sais parfaitement tout ça ! Je commence à regretter qu'on ne t'ait pas plus écouté Eugène quand tu disais qu'il fallait s'emparer de la Banque de France. Je peux parier sans risque ma main à couper que tout le trésor est à présent, parti en douce à Versailles.
- Benoît Malon - Nous avons agi dans la légalité, nous ne sommes pas des voleurs.
- Charles Longuet - C'est ce que retiendra l'histoire ! Des hommes intègres, empreints d'un idéalisme à toute épreuve. Retenez ceci chers historiens, les dirigeants de la Commune, dont parmi eux, Eugène Varlin, Benoît Malon et Charles Longuet, tous trois membres de l'internationale en marche, aux ordres de leur conscience ont créé la Révolution légale coincés

entre un Thiers qui ne va pas tarder à les écraser, eux et leur légalité, et un peuple dont une partie est déjà rongée par le doute, la peur ou la cupidité jusqu'à en oublier tous les idéaux qui l'ont fait se soulever.

Eugène Varlin

- Je t'interdis d'affirmer que le peuple est cupide. Quand tu n'as rien, exiger un minimum est légitime. Je ne confonds pas légalité et légitimité. Les magouilleurs qu'on trouve chez les ouvriers, on les retrouve dans toutes les classes. Les ouvriers ne sont pas cupides, ils essaient de s'en sortir, c'est tout.

Benoît Malon

- Tu es cupide quand tu possèdes mon cher, parce que tu en veux encore et encore.

Charles Longuet

- J'admets que je me suis laissé emporter sur le terme.

Benoît Malon

- Éducation !

Eugène Varlin

- J'ai parfaitement conscience que Révolution et Légalité semblent être incompatibles. Mais c'est le paradoxe de la Commune, et c'est ce qui fait sa force aussi.

Benoît Malon

- Je ne veux pas perdre espoir. Nous devons continuer. Ce que je vois, moi, c'est que malgré l'adversité, une société plus juste est en train de naître.

Eugène Varlin

- Pour ma part, quoiqu'il en soit, j'ai choisi une voie, je m'y tiendrai même si je dois mourir pour la Commune.

Le bourrage de crâne

L'officier

- Soldats, l'heure approche. Le temps des barbares touche à sa fin. Vous allez brûler définitivement cette vermine avant qu'elle ne gangrène vos campagnes. N'oubliez pas qu'à l'intérieur des remparts se terre la progéniture de ceux qui ont égorgé vos grands-pères en 1789. Vengez vos

ancêtres, la France vous en supplie, Dieu vous l'ordonne.

Quand vous rentrerez dans Paris, ayez en tête qu'ils attendent à chaque coin de rue, la bave aux lèvres, comme des animaux enragés, qu'un d'entre vous se montre pour lui sauter à la gorge. Ils ont installé des centaines de pièges plus pervers les uns que les autres. N'oubliez pas que leurs femelles ne songent qu'à vous mordre pour vous refiler la vérole. Exterminez-moi tout ça. Pas de quartiers, pas de pitié. Celui qui hésitera une seconde peut se considérer dès à présent comme mort !

Notre artillerie fendra bientôt les remparts, d'ici là, chaque minute doit servir à vous préparer pour l'assaut final. Pensez sans cesse à vos tripes qui se répandront sur le sol si vous n'êtes pas prêts à l'heure venue. Pensez à votre chair qu'ils mangeront si vous ne les tuez pas les premiers. Vous n'allez pas à la guerre, vous partez en croisade contre le Mal, contre le diabolique, l'hérésie. Vous serez des héros, j'en suis certain. En attendant, aujourd'hui, double ration pour tout le monde !

Les nouvelles du front

Blanche coiffe Henriette.

- Blanche - Allez file, t'es toute belle. Te salis pas trop vite pour une fois !
- Henriette - C'est chouette ce concert que t'as organisé maman !
- Blanche - T'es contente ?
- Henriette - Oui, parce que comme ça je suis pas obligée de marcher jusqu'aux Tuileries comme tous les dimanches.
- Blanche - Moi qui pensais que t'étais fière de ta mère !

- Henriette - Je suis pas fière, je t'aime c'est tout.
- Blanche - Ma jolie petite fille, moi aussi je t'aime.
- Henriette - Pourquoi que tu le fais faire ici ce concert ?
- Blanche - Je voulais qu'on participe à la collecte organisée par la Commune pour les veuves et les orphelins.
- Henriette - Mais toi aussi t'es veuve et moi orpheline.
- Blanche - On a moins besoin que certaines. On n'est pas à plaindre.
- Henriette - C'est vrai, je t'ai.
- Blanche - Lison, tu peux aller chercher la vieille Denise. Elle peut plus descendre l'escalier toute seule.
- Lison - Oui.
- Blanche - T'es inquiète pour ton gars hein ?
- Lison - Quinze jours que j'ai pas de nouvelles. Il sont du côté de Neuilly avec Dombrowski. Hier soir, des gars sur les remparts m'ont dit que ça chauffait et qu'ils avaient dû se replier sur la Seine.
- Alice - Dépêche-toi Marcel, sinon on n'aura pas des bonnes places.
- Marcel - Si elle a de la voix, y'a pas besoin d'être au premier rang.
- Henri - Tu t'en fous, toi, t'es sourd !
- Alice - Non, il est pas sourd !
- Henri - Oh, allez, c'est pas méchant !
- Manon - Dis donc Henri, c'en est où ma demande pour une salle de réunion ?
- Henri - On m'a pas donné la réponse.
- Manon - Qu'est-ce que tu fous, ça bouge ou quoi à la mairie ?
- Henri - Je ne suis pas responsable de ce type d'attributions. J'ai demandé, crois-moi.
- Manon - Toujours la même réponse où qu'on aille.
- Henri - Je suis membre de l'administration de la Commune, je ne fais pas de miracles comme ton Jésus que tu chéris en cachette.
- Manon - Mais...euh...C'est pas vrai.

- Henri - Manon, je le sais, et je ne dis rien. Il ne faudrait pas que certains l'apprennent si tu vois ce que je veux dire. C'est tout.
Le montage de la scène est terminé. Le public arrive, les gens payent leur place auprès de Blanche. Un obus explose au loin.
Soudain, Ernest apparaît au coin de la rue.
- Ernest - Lison !
- Lison - Ernest ! *Elle se précipite dans ses bras.* J'étais morte de peur.
- Ernest - Je vais bien, rassure-toi. Je cherche Henri, j'ai besoin de lui.
- Lison - Il est là-bas.
- Ernest - Henri !
- Henri - Mon soldat préféré ! Je suis content de te voir. Allez, tiens, monte sur l'estrade et donne nous des nouvelles fraîches.
- Ernest - Les nouvelles sont pas bonnes Henri. On se bat à un contre dix du côté de Neuilly. Dombrowski, c'est pas un chef, c'est un lion ! Faudrait que vous le voyez, on dirait que les balles des lignards ont peur de lui. Il nous donne tellement de courage qu'on arrive à tenir, mais ça va pas durer.
- Anonyme - Et pourquoi tu dis ça ? Y'a pas de raison que ça dure pas.
- Ernest - On manque de canons et surtout de renforts. C'est pour ça que je suis ici. C'est Dombrowski qui m'a envoyé. Henri, j'ai besoin de toi.
- Henri - Qu'est-ce que je peux faire ?
- Ernest - C'est pas la première fois qu'on demande des renforts, y'a rien qui vient, on n'a jamais d'autres ordres que "Tenez bon". On fait que ça !
- Henri - Il faut que tu ailles à l'Hôtel de Ville.
- Ernest - J'en viens, j'ai pas une seule réponse. A qui je dois m'adresser ?
- Henri - Ernest, tu sais bien que je ne suis pas responsable

militaire.

Ernest - Mais ils sont où alors les responsables militaires ?
Ça fait deux jours que je suis baladé de bureau en bureau pour en trouver un qui ait assez de couilles pour prendre une décision !

Henri - Calme-toi, Ernest, dès demain, je t'appuierai. J'en parlerai à la Mairie.

Ernest - Me calmer, mais comment veux-tu que je me calme. On est en train de se faire trouser la peau, il nous faut des renforts Henri sinon on va tous crever et la Commune avec. Tiens, ce canon, il sert à quoi ici ?

Henri - Le sous comité central d'arrondissement a organisé la sécurité du quartier et nous...

Ernest - Tais-toi Henri, j'en peux plus d'entendre des conneries pareilles. Comité, sous-comité, à force d'élire ses propres chefs, tout le monde est chef de quelque chose maintenant ! Qui commande ?

Henri - Le délégué à la guerre...

Ernest - Qui c'est ? Tu peux me dire son nom, ça fait trois fois qu'il change, Cluseret, Rossel et maintenant Delescluze.

Un homme - Delescluze, c'est un vieux de la vieille, il est de toutes les révolutions.

Ernest - Et alors, qu'est-ce que ça change ? C'est pas un militaire. Les lignards sont bien organisés, armés, nourris. Ils sont enragés. Dès qu'un des nôtres est fait prisonnier, ils l'exécutent dans la minute qui suit. Sans renforts, je nous donne pas dix jours. Qui veut se battre ici ?

Une partie des femmes se lèvent.

Une femme - Moi, je laisserai pas un lignard toucher un seul cheveu de mes enfants !

Manon - On est avec toi ! Vive la Commune !

Un homme - De quoi t'as besoin Ernest ?

Ernest tombe sur les genoux, il est épuisé.

- Ernest - De tout !
Emoi.
- Blanche - Le jour où j'ai perdu mon mari, je me suis dit que faire partie du peuple signifiait souffrance. Le jour où j'ai perdu mon fils, je me suis dit que faire partie du peuple était injuste. J'ai longtemps cru que rien ne pourrait changer ça. Aujourd'hui, je suis certaine que la Commune offrira un avenir à mes filles. Je suis certaine aussi, que si les soldats de Versailles comprenaient ce qui se passe dans Paris, ils lèveraient la crosse en l'air, comme tu l'as fait le 18 mars Ernest.
- Ernest - Là, je crois que tu te trompes.
Elle l'attrape par le col puis le serre contre elle pour dire à la foule.
- Blanche - Et bien, si un seul des clampins de Foutriquet veut toucher à ma Commune pour l'abattre, il faudra qu'il me tue avant. Parce que, faire partie du peuple ça veut dire aussi garder la tête haute.
Approbation générale.
- Blanche - Mais avant, moi, je veux entendre chanter !

Versailles impatient jubile

Un journal vole. Il atterrit aux pieds de Catherine Laumal.

- Catherine Laumal - Oh des nouvelles fraîches ! Le Père Duchêne du 17 mai, que raconte ce torchon ?
Elle le tend à Vincent.
- Vincent Chasseneuil - Concert, concert, ils chantent !
- Catherine Laumal - Ils chantent ? Quelle canaille ! Rien d'autre ?
- Anne Chasseneuil - Alors, mon époux alors ?
- Vincent Chasseneuil - Apparemment, la Commune a décidé de restituer gratuitement au peuple une bonne partie des objets qui étaient gagés au mont de piété.
- Catherine Laumal - Grand bien leur fasse, ils n'ont qu'à les récupérer leurs déchets.

- Vincent Chasseneuil - Des femmes de Versailles auraient lancé, par voie d'affiches, un appel à la conciliation aux femmes de Paris, mais je cite : "l'Union des femmes a envoyé se faire foutre les femelles bourgeoises qui veulent négocier la paix, soi-disant. Ah que le Père Duchêne est fier..."
- Anne Chasseneuil - Des femmes de Versailles ?
- Catherine Laumal - Même en notre sein, il faudrait faire un peu de ménage apparemment.
- Vincent Chasseneuil - Encore une mesure sociale pour la populace...
- Catherine Laumal - Assez, jetez moi cette horreur.
- Anne Chasseneuil - Donnez-moi vos gants Vincent, je les ferai laver.
- Vincent Chasseneuil - Les forts d'Issy et de Montrouge sont entre nos mains, rassurez-vous mesdames, il n'y en a plus pour très longtemps.
- Anne Chasseneuil - Enfin, nous allons pouvoir retourner chez nous.
- Catherine Laumal - Je me rendais là où nos pièces d'artillerie sont installées. Voir tous ces obus partir vers Paris, c'est un spectacle absolument merveilleux.
- Anne Chasseneuil - Nous vous accompagnons.

Ducatel

- Ducatel - Je m'appelle Ducatel, Jules Ducatel. Je travaille aux Ponts et Chaussée Le 21 mai 1871, c'est moi qui a permis aux soldats de Versailles d'entrer dans Paris. C'était à la porte de St Cloud. Les remparts n'étaient plus gardés depuis longtemps. Y'avait un beau bordel dans la Garde Nationale. Je suis sorti avec un mouchoir blanc, j'ai simplement dit : "Entrez ! il n'y a plus personne." L'officier qui est venu m'interroger a bien vu que j'avais raison. Ils sont entrés. Et ça a commencé... J'avais rien fait pour la Commune, mais j'avais rien fait contre non plus. Je voulais juste rentrer dans l'Histoire comme un libérateur. Je me disais qu'ils me prendraient sans doute comme officier dans l'armée... En tous

cas, ils m'ont fait défiler en tête d'une division le 29 juin, j'étais heureux. Et puis j'ai eu la légion d'honneur... Si j'avais su, si j'avais su ce qui se passerait cette semaine là, j'aurais peut-être pas fait ce que j'ai fait. C'est vrai, j'y suis pour rien...

La barricade

Blanche, Manon, Régine, Suzette et quelques autres (hommes et femmes) sont en train de monter une barricade.

- Henriette - Moi, je retourne plus au Mont de piété, y'a trop la queue !
- Lison - Maman, j'ai attendu quatre heures, mais j'ai le lit d'Henriette.
- Henriette - Moi, je veux encore dormir avec toi maman !
- Lison - Qu'est-ce que vous faites ?
- Blanche - Tu sais pas qu'ils sont entrés dans Paris. Va voir l'affiche qu'a fait poser Delescluze.
- Lison - Place aux combattants les bras nus... Mais, je ne comprends pas.
- Blanche - Tu comprends pas quoi ma petite ? Que c'est la fin si on les repousse pas ?
- Lison - Ils vont mettre la crosse en l'air, ils ne tireront pas sur des femmes.
- Régine - Ils paraît qu'ils l'ont mise la crosse en l'air, plusieurs fois déjà et que c'était un piège, quand les communards sont sortis de derrière les barricades, ils les ont abattus.
- Lison - Et Dombrowski ?
- Régine - On dit qu'il est mort.
- Lison s'écroule.*
- Blanche - Lison ! Écoute, ma petite fille...
- Lison - Laisse moi, laisse-moi tranquille. Papa, mon petit frère, Ernest et demain toi. C'est quoi cette putain de vie ? Pourquoi tu veux te battre ?
- Blanche - Il faut que tu me comprennes Lison, je ne

supporterai plus de vivre comme avant la Commune.

- Lison - Et qu'est-ce qu'elle t'apporte la Commune ?
- Blanche - Un air respirable. Tu ne l'as pas senti ?
- Lison - Oui, mais tu vois bien que c'est foutu, est-ce qu'il faut vraiment mourir pour ça ?
- Blanche - Oui. S'il le faut, oui.
- Lison - Tu ne penses qu'à toi !
- Blanche - Oh non, tu te trompes.
- Ernest - Lison !
- Ernest est blessé au bras et à la tête.*
- Lison - Ernest, qu'est-ce qu'il s'est passé ?
- Ernest - Il faut partir, tout de suite. Les Versaillais s'enfoncent dans Paris comme dans du beurre. Ils massacrent tous les communards sur leur passage.
- Blanche - Pas question d'abandonner.
- Ernest - C'est de la folie. Rester, c'est la mort assurée.
- Blanche - Qu'est-ce que tu fais de tes idées ? T'es comme tous ces feignants qui se sont déjà carapatés ?
- Ernest - Si on meurt tous, comment elle survivra la Commune ? Je suis communard, je le resterai. Mais pas en mourant stupidement aligné contre un mur.
- Blanche - Alors, bats-toi ! T'es un soldat !
- Ernest - Ça fait presque deux mois que je le fais, c'est fini j'vous dis.
- Blanche - Tu me fais honte Ernest, si tu veux te barrer, barre-toi.
- Pierre qui participait à la construction de la barricade s'approche.*
- Lison - Pourquoi se battre ? On rentre à la maison. On n'a rien fait de mal.
- Ernest - Lison, si on reste, ils nous tueront. Ils fusillent à tour de bras, hommes, femmes, enfants. Tu es sûre personne te dénoncera dans le quartier ?
- Lison - C'est pas possible, on fusille pas parce que quelqu'un dit que ...que...

- Ernest - Si, je les ai vus faire, c'est un carnage dans Paris depuis deux jours.
Lison s'effondre.
- Blanche - Allez, foutez le camp maintenant. Prenez Henriette avec vous. Lison, prends soin de ta sœur.
- Ernest - Venez avec nous.
- Blanche - Non, je reste.
- Lison - Maman !
- Pierre - Blanche, je vous en prie...
- Blanche - Pierre, s'il te plaît. *Il comprend qu'il ne faut pas insister.* Henriette, viens dépêche-toi. Laisse ce pavé et viens.
- Henriette - Quoi ? J'ai pas fini.
- Blanche - Tu pars avec ta sœur et Ernest.
- Henriette - Non.
- Blanche - Ne discute pas. C'est comme ça.
- Henriette - Je veux rester avec toi. Je veux me battre moi aussi.
- Blanche - Henriette ! ...
Pierre entraîne Henriette à l'écart.
- Pierre - Henriette, tu ne peux pas rester, c'est trop dangereux.
- Henriette - J'ai pas peur.
- Pierre - Je le sais. C'est pour ça que tu dois accompagner ta sœur. Elle a besoin de quelqu'un pour lui remonter le moral.
- Henriette - Elle a Ernest.
- Pierre - Il est blessé, pour l'instant, il ne peut que vous emmener, toi, tu dois les protéger.
- Henriette - Après, je reviendrai alors.
- Pierre - Oui, tu reviendras.
- Henriette - Vous me prenez vraiment pour une idiote, hein ?
- Pierre - Non, pas du tout. Fais-le pour ta mère Henriette, rien que pour elle. Va.
Plus un mot n'est prononcé. Ils s'étreignent puis Ernest, Lison et Henriette s'en vont.

- Pierre - Ils s'en sortiront.
Blanche et Pierre retournent sur la barricade.
- Manon - Nous n'avons plus de sacs.
- Régine - Allons chercher mes meubles.
- Pierre - Non, il est trop tard. Nous devons nous organiser.
- Alice - Dis-nous comment on doit faire Pierre.
- Pierre - Une partie d'entre nous devra tirer pendant que les autres rechargeront les fusils. Vous cinq, vous vous occuperez de ça pendant que nous tirerons. Je vais vérifier que tous les fusils sont bien chargés.
Pierre inspecte les fusils et les distribue. Quand Régine touche le sien.
- Régine - Ça fait longtemps que j'ai envie de faire ça moi, de trouer un peu de Versaillais. Vive la Commune !
- Alice - Ouh, c'est lourd !
- Pierre - Appuyez bien le chassepot contre votre épaule quand vous tirez, sinon, le recul risque de vous blesser.
- Alice - Je préfère recharger.
- Régine - Recharge les miens, t'as intérêt à faire ça bien, parce que demain, on m'appellera la mitrailleuse !
- Suzette - Ouais, t'as raison, les lignards, ils ont besoin qu'on leur fourre un peu de plomb dans la cervelle.
- Pierre - Soyez pas trop excitées, sinon, vous risquez de vous exposer ! Quand on est trop confiant, on croit qu'on ne sera jamais atteint. Je sais de quoi je parle. Mais quand la balle ou l'obus ennemi vous déchire,
...
- Blanche - Pierre ?
- Pierre - *Il hésite longuement, la regarde.* Rien.
Temps.
- Suzette - On fait un tour de garde ?
- Pierre - Ils sont tout proches Suzette, tu n'entends pas les tirs dans le quartier d'en bas.
- Suzette - Et si on allait les aider ?
- Régine - Non, Delescluze a dit, "quartier par quartier",

- c'est la guerre des barricades.
- Suzette - Faudrait qu'ils nous en laissent un peu des
lignards !
Pierre hausse les épaules. Un temps de silence.
- Suzette - Au fait, il est où Henri ?
- Un jeune homme - Il m'a dit qu'il allait à l'Hôtel de Ville.
- Régine - Bâtard de Proudhonnien, il s'est carapaté.
Un temps.
- Manon - Blanche, j'ai peur.
- Blanche - Moi aussi.
- Manon - Je peux pas, j'ai trop peur.
- Régine - Regarde-moi cette jolie rue, ils peuvent pas
avancer sans qu'on les voit. On peut pas les luper.
- Blanche - Si elle veut pas rester, elle reste pas. Tu peux
rentrer chez toi Manon.
- Manon - Je sais pas. Je veux pas vous abandonner mais j'ai
trop peur.
- Suzette - Moi qui te croyais tout entière dévouée pour la
Commune.
- Manon - Je ne suis pas un soldat.
- Suzette - C'est sûr. (*ironique*)
- Blanche - Qu'est-ce qu'il vous prend ? Personne ne peut dire
que Manon n'a rien fait pour la Commune, si elle
peut pas se battre, personne n'a le droit de lui en
vouloir. Personne !
- Régine - Et si moi je te disais que je dois partir pour faire à
bouffer !
- Blanche - Ta gueule Régine, arrête ! Va.
- Suzette - Excuse-moi Manon. Je suis un peu nerveuse.
- Alice - T'as qu'à aller nous préparer à manger. Ce soir, on
aura faim !
Un petit temps.
- Manon - Je reste avec vous.
- Régine - Viens par ici que je t'embrasse. Mets toi derrière
moi, tu rechargeras mes fusils.
- Pierre - Baissez-vous bordel !

La semaine sanglante

Tableau principalement visuel. Les seuls dialogues que l'on entend par dessus la musique sont les cris des combattants pendant la lutte.

Synopsis :

La musique : tambours militaires qui se transforment peu à peu en assourdissants tambours du Bronx.

Les combattants sont à leurs postes sur les barricades. Henriette Arrive avec son drapeau rouge à la main.

Un jeune homme - Ils arrivent !

La bataille s'engage. Des coups de feu. Tout à coup, on voit la vieille Denise qui sort de chez elle. Elle a revêtu la vareuse de son défunt mari, elle saisit le fusil d'une femme qui vient d'être tuée. Elle se dresse, tire et tombe sous les balles des lignards. Manon se terre, elle a peur, elle crie à Blanche qu'elle ne peut pas. Blanche se penche vers elle, l'embrasse et la pousse vers chez elle, loin de la barricade. Soudain, Henriette tire, pousse un cri de joie et se précipite par dessus la barricade. Cri de Blanche. Mais peu de temps après, Henriette revient avec une casquette d'officier lignard et une montre qu'elle exhibe fièrement. La bataille fait rage, il ne reste plus debout que de rares combattants dont Blanche, Suzette, Henriette et Pierre.

On voit alors Marion arriver par derrière accompagnée de lignards. Elle leur a indiqué comment prendre la barricade à revers. Les communards sont mis en joue et se rendent. Ils

sont aussitôt alignés pour être exécutés. Pendant ce temps, Marion sort Manon de chez elle en la traînant par les cheveux et la livre aux soldats. Deux saisissent Manon et l'entraînent chez elle. La musique est assourdissante. On voit l'officier donner l'ordre de mettre en joue. SILENCE SOUDAIN (la musique s'arrête net). On entend alors, à l'intérieur de la maison, le cri de Manon qui se fait violer par les deux soldats. L'officier hésite un peu en voyant Henriette. Une seconde dont s'empare Blanche.

- Blanche - Laissez cette gamine partir. Va donner la montre de ton père à Lison. Lison, c'est sa mère, elle a rien fait pour la Commune. La montre, c'est tout ce qui lui reste de valeur.
Un temps.
- L'officier - Va.
Henriette regarde sa mère.
- Blanche - File !
Henriette part en courant.
- Pierre - Vous n'allez pas fusiller des femmes, vous êtes des lâches.
- L'officier - Sortez-le du rang ! Tu vas regarder. Pas de chance, hein ?
- Pierre - Ordure !
- L'officier - Merci. Veillez bien à ce qu'il ne lui arrive rien, gardez-le moi, je m'amuserai plus tard avec lui.
- Soldat - Mon capitaine, j'en ai dégoté un qui porte des godillots !
- L'officier - Alignez-le avec les femelles.
- Soldat - Avance, bâtard.
- L'officier - Peloton à mon commandement, en joue.
A ce moment là, on voit Henriette revenir en courant. Elle se cale contre sa mère, regarde l'officier droit dans les yeux et dit simplement :

Henriette

- Me voilà.

Un silence. L'officier hésite encore, puis :

L'officier

- Feu !

Toutes s'écroulent, un instant après la petite main d'Henriette se saisit doucement de son drapeau rouge et avec tremblement le soulève. Marion s'en aperçoit et va chercher l'officier pour lui montrer qu'Henriette n'est pas morte. Il s'approche de la fillette, dégaine son pistolet et l'achève, le drapeau retombe sur le corps de Blanche et d'Henriette.



*Cette pièce a été présentée au public
Les 17, 18 et 19 juin 2004
au théâtre de l'Arc en Ciel à Rungis*



Infinis remerciements :

à Chris LE BRIS

**aux Comédiens des Fontaines d'Argent
à Christian FAURE - Jacques LE CORRE
aux "Amis de la Commune" et ses historiens
et à Maryse GODARD**

Du même auteur :

Un certain Mercredi

(1994 - non édité)

Vivement Samedi

(2000)

Vendredi Noir

(2005 - Non édité)

St Sylvestre est aussi une ordure

(2006)

Cépamafôte

(2008)

Douze femmes apparemment calmes

(2009)

Mardi prochain

(2009)

Petites pièces pour enfants et grands enfants

(2009)

Contact : marc.lepage@wanadoo.fr